

CARNETS URBAINS DE CAMPAGNE

Frédéric Jésus

*« Rien n'est plus utile à l'homme que l'homme [...] De la société commune des hommes naissent beaucoup plus d'avantages que de dommages. »
Baruch Spinoza, L'Éthique, IV, proposition XXXV.*

*« I've made shoes for everyone, even you, while I still go barefoot. »
Bob Dylan, I and I*

Prologue : une épaule à Saint-Paul

12 décembre

Je suis assis dans le métro parisien. Ligne 5, je crois. Je suis monté à la station Bastille, là où de vieilles pierres commémorent à même le quai la prison ou la révolution, ou peut-être les deux à la fois mais qu'importe ? Comment mieux dire à quel point le temps semble s'être enrôlé, pour ne pas dire : immobilisé ? Le temps, oui, mais pas la rame, qui suit ses rails et me berce tranquillement. Je me suis donc assis et, à côté de moi sur la banquette, il y a une femme gracieuse, simple d'allure, tranquille aussi. Je n'ai pas vu son visage en m'installant près d'elle, mais je sens sa présence, portée par son parfum un peu citronné. Je perçois aussi sa douce fatigue et son attente de quelque chose, venant de moi, qui lui permette de s'en délester. Non pas que je fasse quoi que ce soit, d'ailleurs je ne fais rien. Rien d'autre que de rendre mon épaule disponible au cas où elle en aurait besoin, où elle souhaiterait – et elle le souhaite – y pencher et y poser sa tête. Et c'est ce qu'elle fait. Le moment est aussitôt parfait. Je ne bouge pas, c'est à peine si je tourne lentement mon regard vers elle, de biais, pour ne pas la déranger mais découvrir enfin son visage. Il est paisible, lumineux, harmonieux, un peu méditerranéen, encadré de cheveux auburn mi-longs qui frôlent les miens. Elle a fermé les yeux, dont j'essaie d'imaginer la couleur. Personne autour de nous ne se manifeste, et pourquoi le faudrait-il ? Mieux encore, on dirait que chaque voyageur approuve par devers lui cette harmonie impromptue que nous donnons à voir. Confiant et dérouté, il ne me reste qu'à fermer les yeux, moi aussi. Entre Bastille et Saint-Paul, il n'y a pas d'autres stations mais, je l'ai dit, le temps s'est estompé, abolissant de même les distances. Mon épaule se concentre sur l'idée de s'improviser comme le meilleur de tous les coussins de la ville, et même du monde. Et, par ce point de contact entre nous, je m'efforce d'éponger un peu de la « douce fatigue » de ma voisine. Sans le moindre doute sur le fait que la pure magie de cette rencontre anonyme y parviendra.

Parvenus à la station Saint-Paul, nous nous levons tous les deux, nous quittons le wagon côte-à-côte et nous nous dirigeons vers l'escalier de la sortie. Nous savons qu'il n'y a dans l'immédiat aucune raison de nous quitter, pas plus qu'il n'y en a eu de nous rencontrer. Un peu plus tard, nous n'avons pas échangé nos prénoms, mais je sais maintenant que ses yeux sont plus bleus que gris, elle sait que ma veste est froissée et, installés à la terrasse d'un café, nous parlons à voix basse de ce que nous pourrions faire. C'est alors qu'un homme vient s'installer à la table d'à côté. Casquette et barbe de trois jours, il nous aborde et se lance dans un long discours sur ce qu'il y aurait à faire pour nous

rendre plus utiles encore au monde qui nous entoure. Utiles ! Je comprends alors que je suis en train de rêver et, pire encore, que je vais bientôt me réveiller. J'essaye de m'accrocher encore un peu aux branches du songe, de parler à la femme, de repousser l'intrus, mais en vain. Il est trop tard, « le charme est rompu » comme on dit. Je devine que je suis allongé à même le couvre-lit, assoupi en mode sieste, pendant qu'une froide pluie de fin d'après-midi s'en prend aux volets à moitié clos de ma chambre d'hôtel. Mélancolique, réfugié derrière mes paupières, j'en appelle à la trace d'une présence sur une de mes épaules, puis sur l'autre, tout en les sachant irrémédiablement désertées.

J'entends aussi qu'on frappe à ma porte.

Carnets urbains de campagne

12 décembre

- « Je me présente : Pedro Lafarge. Vous n'avez rien contre l'altruisme, je suppose ? »

A peine ai-je entrouvert la porte que l'homme à la casquette et à la barbe de trois jours, celui-là même qui a fait effraction dans mon rêve, fait maintenant intrusion dans ma chambre, précédé de sa question idiote. Sa main remplace la mienne sur la poignée de la porte. Quel réveil incongru !

- « Contre l'altruisme ? Non, pas que je sache... » lui répons-je dans un bâillement derrière lequel j'efforce de dissimuler, par prudence, ma relative sidération. « Mais... »
- « Parfait ! Puis-je alors vous demander quelques minutes d'attention ? », et il referme la porte derrière lui. « Vous permettez ? ».

Il ôte écharpe, casquette et manteau et les dépose sur le lit. Il s'installe sur la seule chaise de la chambre. Je reste debout, tout en louchant malgré moi sur la bouilloire et les dosettes de café en poudre que, tout « altruiste » que je sois, comme il dit, je n'ai pas envie pour autant de partager avec lui. Je vais donc m'appuyer contre le rebord de la fenêtre et j'attends la suite, en me frottant encore un peu les yeux.

- « Vous êtes bien Georges Dupuy ? » J'acquiesce. On le lui aura indiqué ou confirmé à la réception de l'hôtel. Ce qui n'explique pas sa présence. « Ne vous inquiétez pas ! » Je ne suis pas inquiet, je suis même parfaitement placide et, pour tout dire, moins somnolent que nostalgique de mon rêve, si c'en était un. « Voici ce qui m'amène. Vous n'êtes pas sans savoir qu'auront bientôt lieu, dans notre ville, des élections municipales ». Oui, dans toutes les villes en fait, et dans la mienne aussi, comment ne saurais-je pas cela. Le désir de café me reprend. « La liste que je représente, mais qui n'est pas encore arrêtée, est en phase d'élaboration de son programme. Notre axe politique, notre vision du présent et de l'avenir, bref notre projet pour la ville et ses habitants se résumant en un mot : l'altruisme. Mais comme nous sommes d'absolus démocrates, notre méthode consiste à construire ce projet en multipliant au préalable les rencontres citoyennes en porte-à-porte et les réunions publiques. Je suis chargé, pour ma part, d'organiser leurs tenues, de recueillir les points de vue, de collecter les fiches d'entretiens et d'établir les comptes rendus des

débats. La synthèse viendra plus tard. La constitution de la liste électorale aussi. Nous sommes les seuls candidats à procéder de la sorte. L'altruisme se construit mais ne se décrète pas. »

- « Je vous félicite et vous souhaite tout le succès que vous méritez. Mais comme vous le savez sans doute, puisque vous connaissez mon nom et me voyez dans cet hôtel, je ne réside pas dans cette ville, je n'y vote donc pas. Avec moi, vous perdez donc sans doute votre temps, que je devine précieux. Pour tout vous dire, je suis arrivé en début d'après-midi. On m'a invité à venir prononcer une conférence demain matin en ouverture d'un vague Congrès, et je repars aussitôt après le buffet de midi. Ce sont les organisateurs qui ont réservé ma chambre d'hôtel, au plus près de la gare. »
- « Bien sûr, bien sûr ! Et c'est pourquoi nous vous attendions avec impatience ! Mais passons. Voulez-vous connaître malgré tout les grandes lignes de notre projet politique ? Et de tout ce qu'il reste à en écrire ? Cela pourrait vous intéresser. Personne d'autre ne vous attend à cette heure, que je sache ? »
- « Vous semblez en savoir beaucoup sur moi. En effet je n'ai rien d'autre à faire, et vous pouvez me raconter cela. Mais seulement les grandes lignes, n'est-ce-pas ? Un café ? »

Pedro Lafarge a rôdé son discours. Efficace, peut-être même décalqué d'un vague tutoriel de communication politique. Le laïus promotionnel de son équipe de démarcheurs doit tenir en moins de trois minutes. Premier objectif : éviter que la porte du démarché ne se referme trop vite sur son paillason ou, pire, sur les doigts de l'orateur. Second objectif : tenter, sinon de convaincre, du moins de susciter l'attention. Mais il se trouve que Lafarge a déjà franchi le seuil de ma chambre, qu'il s'y est incrusté sans barguigner. Et, à sa façon de s'y prendre avec moi – « Cher monsieur Dupuy ... mais me permettez-vous de vous appeler Georges ? » – , je vois bien qu'il n'a pas l'intention de me servir tout cru le scénario et le discours-type. Mais il me sent ou me croit résigné, et voici à peu près l'affaire telle qu'il me la présente, en un peu plus de trois minutes, pendant que je pousse la bouilloire à fond et que je prépare les nescafé.

Ils sont donc un petit groupe de citoyens et de citoyennes, bien entendu paritaire, à vouloir promouvoir l'altruisme, comme déjà dit, et surtout à le faire à l'occasion du proche scrutin municipal. La liste qu'ils présentent en ce sens, et qui ne se dotera d'une tête de liste que le moment venu, s'appuie sur un programme simple mais ambitieux. Celui-ci ne comporte qu'un seul point, mais susceptible d'impliquer chaque électeur, chaque électrice et même, au-delà, tous ceux, enfants et étrangers, qui ne peuvent pas voter. Les impliquer comment ? Eh bien en les invitant à commettre chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année – cela reste à préciser – un acte authentiquement altruiste. A l'appui de son propos, et comme pour devancer la question qui me vient, le camarade Pedro me tend un tract, court et sobre, imprimé sur papier recyclé comme il se doit, et il me désigne de l'index un paragraphe encadré en rouge. Je lis à voix haute : « *Est authentiquement altruiste un acte qui vise le bien-être, ou le soulagement du mal-être, d'au moins une personne, connue ou non de son auteur, sans qu'il en résulte pour celui-ci la moindre gratification perceptible ou mesurable autre que morale et/ou civique, et si possible d'intérêt général* ».

Soit. Je sollicite un exemple. Un exemple ? Faire parvenir anonymement, chaque lundi matin, assez de jus d'orange frais pour remplir, à la récréation, le verre de chacun des enfants d'une classe d'école primaire, la même classe chaque lundi matin, ou bien chacune des classes de l'école, l'une après l'autre, ou encore toutes les classes de l'école.

- « Ou même toutes les classes de la ville – cela reste à préciser, nous rejoignons ici le domaine des compétences municipales. Mais de tels actes, au départ altruistes et anonymes, pourraient inspirer notre équipe, une fois qu'elle aura été élue. Elue sur la base d'une invitation lancée à tous nos concitoyens d'en inventer et d'en produire sans cesse d'équivalents, et même de s'y engager. *'L'exemple vient d'en bas'* : c'est l'une de nos formules favorites. »
- « Fort bien, c'est ingénieux et généreux », dis-je en lui tendant entre deux doigts un gobelet brûlant.

Cependant, je pense trivialement au statut et au devenir des impôts locaux pour répartir au mieux les jus d'orange. Et je suis loin de trouver très claires les intentions de cette petite bande certes sympathique mais bien déterminée, quoiqu'elle en dise, et comme toutes les autres, à se penser et se propulser « en haut », au motif de s'alimenter ensuite des exemples venus d'un « en bas » plus ou moins choyé à cet effet.

- « Ce programme, croyez-moi, cher Georges, les autres listes nous l'envient déjà. Et, d'après nos informations, nombre d'autres villes aussi ! Bientôt, croyez-moi aussi, ce sera tout le pays ! Une vague d'altruisme se forme et se lève, et elle finira par submerger les consciences et les cœurs. »

Les trois minutes sont atteintes et même dépassées, mais je suppose que cette conclusion visionnaire est destinée, en routine, à vérifier l'adhésion mâtinée d'enthousiasme de l'auditoire à cette sympathique démagogie. Ou, au moins, à recueillir son approbation perplexe, fut-elle suivie de son intention de passer d'urgence à un autre sujet. A coup sûr, seules deux cases – « Pour » et « Peut-être » – sont à cocher sur la liste établie pour le suivi des porte-à-porte. Il n'est pas prévu d'être « Contre » : qui serait hostile au jus d'orange pour les enfants ? Pour ma part, je doute *in petto* que l'altruisme soit spontanément populaire. Je me dis que l'idée de le prescrire est même sa pire antidote. Et voici que d'autres mots, une série de « gros mots », même, me viennent à l'esprit comme en surimpression, tels que « bienveillance inconditionnelle », « socialisation des profits, privatisation des pertes », « refus des inégalités », « justice sociale », etc. Mais je ne sais plus de quel glossaire politique surgissent ces expressions. J'ai de nouveau sommeil.

Lafarge ne boit pas son café. Moi non plus, d'ailleurs. Un silence s'est installé. Bientôt troué par une ambulance qui passe en hurlant dans la rue.

- « Qu'en pensez-vous, Georges ? Je vous sens bouleversé. Il y a de quoi ! Oui, ce à quoi nous entendons nous consacrer est assurément bouleversant. Alors, si vous le voulez-bien, soyons concrets. Et parlons de vous. Je vous propose un test. Vous-même, ici et maintenant, quel geste altruiste envisageriez-vous de poser, à brûle-pourpoint, en réponse à notre pressant appel ? »
- « Oh, cela me semble évident », lui répliquai-je du tac au tac. « Mon geste altruiste, c'est de vous écouter parler d'altruisme comme je le fais depuis tout à l'heure. Tout à fait gratuitement, sans rien en attendre. D'un point de vue quasi touristique, pour tout dire. Ou, si vous préférez : sincèrement philosophique. Je vous rappelle que je ne suis pas d'ici, que je suis juste de passage pour... »
- « Banco ! », me coupe-t-il. « Le désintéressement matériel est à la base de l'altruisme. C'est en effet celui dont vous venez de faire preuve en m'écoutant. On ne nous avait pas trompés. Vous

êtes la personne que nous cherchons. Vous êtes des nôtres. Nous avons laissé les organisateurs du Congrès vous inviter – nos moyens financiers sont encore trop maigres. Mais nous vous proposons de nous rejoindre demain, dès après que vous aurez donné votre conférence. Une conférence sur quoi, déjà ? Ah oui, sur la jeunesse... Nous y pensons, nous aussi, à la jeunesse. Pas facile. Elle ne vote pas, ou peu. Est-elle altruiste ? A sa façon, sans doute. Peu importe pour l'instant. Peut-être d'ailleurs pourrez-vous nous éclairer à ce sujet. Nous serons quelques-uns à venir vous écouter. En tout cas, profitez-bien du buffet, demain, quand vous aurez bien parlé. Et ensuite, appelez-donc un taxi – à nos frais, bien entendu – pour vous faire conduire dans nos locaux. L'adresse est au verso du tract, et aussi sur ma carte, gardez-les précieusement. Nous vous attendrons. Nous vous expliquerons. Nous voulons recruter notre directeur de campagne. Vous pourriez l'être, ou le devenir assez vite. Je vous laisse réfléchir. Pour moi, vous êtes d'ores et déjà l'homme de la situation. Mais sentez-vous libre, Georges ! A propos : vraiment dégueulasse, le café de ces hôtels ! »

- « Oui, vive le jus d'orange et le moka moulu du jour pour tous ! », approuvé-je en lui tendant sa casquette, son écharpe et son manteau, pas mécontent que les choses en restent là. Il me glisse sa carte dans la main et il s'éclipse en me congratulant d'avance d'un large sourire : « Alors, à demain ? »

13 décembre

... « *en me congratulant d'avance d'un large sourire* » ? Oui, je me souviens du sourire. Saturé d'altruisme, évidemment. Mais pourquoi : « d'avance » ? Une étrange prémonition cherchait-elle, hier soir, à me gagner ? En tout cas, je me suis couché sans dîner, l'élan vital et l'appétit mis à mal par cette fastidieuse entrevue. Plus envie de sortir explorer les brasseries autour de la gare, comme je le fais d'habitude dans les villes où j'accoste pour un jour ou deux. Je me suis contenté de tester la verveine-menthe spéciale bouilloire de ma chambre en repassant d'un œil distrait le plan et les principaux contenus de ma conférence du lendemain. Puis j'ai branché la télévision sans le son, vieille technique somnifère de mes nuitées en hôtel. En vain.

Oui, pourquoi : « d'avance » ? Je n'avais pas la moindre intention de donner suite aux invitations un peu torves du camarade Pedro, quand bien même les visées utopiques de sa « liste » ne m'étaient pas absolument antipathiques. Mais elles ne me concernaient qu'en surface, elles sollicitaient des émotions politiques qui avaient fini par m'abandonner ; j'étais devenu – ou plutôt, redevenu – réaliste, sommaire et radical. Et, tout en m'efforçant de somnoler sur le matelas de ce vieux dilemme, la ci-devant « utopie réaliste », je rêvais surtout que d'autres rêves me reconduisaient à la station Saint-Paul, ou à toute autre station équivalente. Je crois que j'ai réussi à trouver le sommeil en comptant le nombre de mouches – trois, peut-être quatre – qu'excitaient les lueurs intermittentes de cette télévision suspendue que je n'avais pas le courage d'éteindre. Les mouches d'hiver sont les plus toniques, et les plus désespérées. Je me suis souvenu de ces abat-jours dans la prison ardente desquelles je les avais vues et entendues se suicider dans tant d'autres chambres, de ville, de plaine ou de montagne, où je m'efforçais de lire, tard le soir, à l'époque où je lisais encore. Oui, c'est ainsi, je crois, que j'ai fini par m'endormir. En comptant les mouches comme d'autres, dit-on, comptent les moutons.

M'étant donc couché, la veille, sans dîner, pas même de l'ombre d'un mouton, je me réveille à l'aube avec une vraie faim de loup. Banal. Je me lave, me rase et m'habille lentement. Ce vide tranquille et résigné qui précède la tenue de mes rituelles conférences décentralisées, je le connais sur le bout des doigts. Souvent, les églises des villes où je suis invité sonnent encore les quarts d'heure, et sept heures moins le quart vient de sonner derrière la fenêtre dont je repousse les volets. Dans la rue, les réverbères sont encore allumés, il ne pleut plus et les premiers piétons se fauillent dans les replis d'une brume froide. La salle du petit déjeuner va ouvrir dans dix minutes et la seule question qui compte est de savoir si j'y trouverai ou non des œufs brouillés et des yaourts aux fruits. Avant même que je m'aventure à songer au fameux jus d'orange citoyen, on frappe à ma porte. Comme hier soir, mais plus vigoureusement qu'hier soir. Tout en achevant de nouer ma cravate, je vais ouvrir. Je suppose que l'on m'apporte le journal régional, avec peut-être en page locale la retranscription approximative de l'interview de *guest star* du jour que j'ai donnée la veille en descendant du train, au buffet de la gare, à une journaliste pigiste, indifférente et pressée. Mais non. De l'autre côté du seuil, sagement campés sur la moquette fatiguée du couloir, deux costauds me saluent. Le crâne rasé et lustré de l'un contraste drôlement avec le catogan de l'autre, mais ils n'ont pas l'air d'un duo comique pour autant. La trentaine lisse du premier se conjugue avec la quarantaine balafrée du second, et aucun d'eux ne sourit.

- « Monsieur Dupuy, je suppose ? », s'enquiert boule à zéro, pour la forme. Je confirme sans enthousiasme. « C'est Pedro Lafarge qui nous envoie », enchaîne l'ex-baba cool. Et il ajoute : « Moi, c'est Olaf, et lui c'est Stuart ». Je me fais la remarque qu'aucun de ces prénoms exotiques – Pedro, Olaf, Stuart – ne s'accompagne chez leurs détenteurs du moindre accent espagnol, scandinave ou britannique. La deuxième génération des émigrations européennes, sans doute. « Nous avons mission de vous accompagner pendant la journée. Il paraît qu'une liste concurrente pourrait avoir l'idée de vous détourner de vos engagements envers la nôtre. »
- « Quels engagements ? Je n'ai pris aucun... »
- « Prêt pour le petit déjeuner ? », m'interrompt le dénommé Stuart, du haut de son quasi double mètres. « Alors, allez-y sans trop tarder. Nous avons déjà pris le nôtre. Nous vous attendons devant l'hôtel. »

Bien sûr, il n'y a pas d'œufs brouillés, seulement des œufs durs, et pas de yaourts non plus, mais des croissants en quantité et de minuscules pots de confiture. Tout en sirotant mon thé au lait, je commence à maugréer en silence. Cet altruisme qui exhibe ses muscles dès potron-minet commence à me courir sur le haricot. Je ne suis pour ma part qu'une sorte d'humaniste institutionnel et patenté. Inapte à la méchanceté, la vengeance ou l'ambition, je ne suis manifestement doué que pour anticiper de quelques années la survenue de certains problèmes d'intérêt général, pour les décrire dans leurs grandes lignes et surtout pour en déduire de possibles pistes de solution à emprunter. Des pistes moins anodines qu'il y paraît, mais dont j'ai appris à camoufler les aspérités pour les rendre présentables. C'est pourquoi j'accepte de venir causer de tout cela à la demande, sans toujours savoir pourquoi exactement on me le demande, et de le faire en l'échange d'assez modestes honoraires. Ou même gratuitement. J'ai consacré à la propagation discrète de mes convictions le meilleur de ma vie, en proposant et parfois en accompagnant la mise en œuvre de minutieuses méthodes d'action, mais sans jamais en retirer de véritables bénéfices, sinon la satisfaction intime de me montrer sincère, modeste et rigoureux en ces diverses circonstances. Je reste en revanche régulièrement décrié, et parfois agressé, par celles et ceux qui me reprochent de vouloir agir trop tôt,

ou tout simplement d'agir, sur des scènes que leur passivité a rendues d'autant plus périlleuses à fréquenter que mes contempteurs se nourrissent de longue date, et en toute impunité, de les avoir rendues telles.

Pour tout dire – je me verse une seconde tasse de thé, déjà tiède –, mon humanisme plus ou moins visionnaire et désintéressé, qui n'est certes pas de l'« altruisme » mais juste le socle d'un simple boulot alimentaire, m'est souvent renvoyé à la figure comme une machine à produire des lubies plus banalement utopiques les unes que les autres. « *Mais on s'emploie déjà à cela depuis longtemps !* » grommellent contre toute évidence les petites corporations de routiniers statutaires qui attendent néanmoins que je leur aie dument tracé et déblayé le chemin avant de s'y engager eux-mêmes. En me reprochant, au mieux, d'y avoir engagé ma serpe à grandes brassées, sans crainte des griffures d'orties et des morsures de serpents auxquelles ils échapperont ; et, au pire, d'y avoir survécu.

Je glisse à tout hasard deux œufs durs dans ma poche, puis je regagne ma chambre pour me brosser les dents. Après quoi je boucle ma petite valise de voyage et descends la déposer à la réception de l'hôtel en annonçant que je passerai la récupérer en début d'après-midi avant d'aller prendre mon train. Le jour se lève paresseusement sur l'Avenue de la Gare où, comme annoncé, mes deux gardes du corps m'attendent. Ils me guident vers leur *Land Rover* quatre-quatre aux vitres fumées pour me conduire illico jusqu'au Palais des Congrès. A quoi bon leur expliquer que j'apprécie habituellement de faire à pied, en humant l'atmosphère matinale de la ville, le trajet qui mène de mon hôtel au lieu de ma conférence ? J'ai déjà compris que Stuart et Olaf ne sont pas accessibles à l'option des libres déambulations. Dois-je m'en inquiéter ?

Le rituel se déroule ensuite sans surprise. Soit, selon l'inamovible séquence propre à tout congrès de ce genre : dépose de mon manteau au vestiaire, émargement sur la liste « VIP » des intervenants, remise d'un badge et de la chemise à rabat, dite « dossier du participant », truffée de documents divers incluant le plan de la ville, poignées de main mécaniquement cordiales des organisateurs qui m'accueillent en me demandant tout aussi mécaniquement si j'ai fait un bon voyage et si mon hôtel me convient (je ne dis rien, cela va de soi, des étranges visites que j'y ai reçues), installation au premier rang de l'auditorium devant une composition de malheureuses plantes vertes disposées sur les côtés de la scène, discours d'ouverture scrupuleusement insipide du Maire (arrivé en retard, par principe, et presque aussitôt reparti) puis de quelques huiles politico-administratives locales, constat que la durée de leurs discours explose d'emblée le programme de la matinée et qu'il grignote, pour commencer, le temps imparti à ma conférence (on me glisse que je devrai me débrouiller, de ce fait, pour l'aménager à chaud, mais à force je sais faire), brève fugue pour me rendre aux toilettes (j'ai bu trop de thé et de café) pendant que l'organisateur en chef délivre aux participants d'utiles précisions logistiques, et pour finir c'est à moi de jouer. Je me hisse sur la scène et me branche illico en mode sympathique et concerné – ce que je suis d'autant plus modérément que j'aperçois au loin mes deux costauds, chacun d'entre eux posté aux portes de la salle. Et c'est parti. On m'a demandé, au fil de douze courriels et trois échanges téléphoniques préparatoires, de parler de « *La jeunesse : enjeux et perspectives* ». Autour de l'idée que « *La jeunesse, c'est l'avenir* », m'a-t-on classiquement seriné. J'ai annoncé que j'en parlerai cependant au présent plutôt qu'au futur. « *Oui, oui, c'est aussi notre point de vue ! N'hésitez pas ! Il y aura un quart d'heure ensuite pour les 'questions de la salle'* ». Ben voyons ! Un quart d'heure déjà consommé par le retard du Maire et les discours des huiles, sauf si je parviens à ramasser mon propos !

Je me lance donc, au moment précis où Pedro Lafarge vient s'installer au troisième rang, chaussé de lunettes noires.

Depuis quelques temps, je suis en panne de certitudes. Mes propos publics hésitent entre la description de ce qui se passe sous mes yeux, la reformulation de ce que j'entends en ces occasions et l'énoncé de mes hypothèses sur ce qui, dès lors, pourrait se passer ou se dire d'autre. Mais le tout est de plus en plus souvent hybridé avec ce qu'une certaine prospective politico-sociologico-poétique m'indique de ce que j'aimerais, *moi*, qu'il se passe. Moins soucieux de ce qui existe ou pourrait exister, et d'exister moi-même, je m'attache surtout à ce qui insiste. J'accepte volontiers de refluer, d'entrer en marée basse, de m'effacer du paysage et même de ne plus m'emporter pour ceci ou contre cela, de ne plus me fâcher. Je me contente assez bien de cheminer sans cause, de veiller en silence aux quelques traces écrites que je laisse sur mon passage. Ce qui toutefois insiste selon moi – on m'en fait volontiers le reproche ou le compliment – et au-delà de moi persiste à insister, c'est la cause de l'enfance et de la jeunesse. Probablement parce que les miennes me furent volées. Je me préoccupe surtout – et c'est relativement classique et patrimonial – de l'état du monde tel que nous autres adultes avons contribué à le forger en prétendant le leur transmettre. Je m'interdis de porter le moindre jugement sur la façon dont je vois les jeunes y chercher et y trouver leur place. Il y a bien sûr plusieurs jeunesses, et malgré la fameuse et dirimante « mondialisation », plusieurs façons pour elles de s'y prendre. Je voudrais deviner ce qu'il en sera pour elles quand « je » ne serai plus. Moins pour envisager de le modifier que pour simplement en parler avec ces enfants et ces jeunes, même si je comprends qu'ils attendent de moi des services et des passages de relais plutôt que des explications. Je comprends leurs points de vue, mais je voudrais prolonger avec eux une ultime phase de transmission qui faciliterait leurs prises de pouvoir et de responsabilité, et allégerait mon départ. A eux de se sentir « exister » en participant authentiquement à la construction et à la mise en œuvre des décisions qui les concernent. Et à moi, tant que je suis encore en mesure de les écouter et de leur parler, d'« insister », du fond de mes rêveries de promeneur solitaire, sur l'importance de ne pas extraire à l'excès le « je » du « nous ». Mais au contraire de revivifier l'axe du « je » par un bain régulier dans les flots porteurs d'un « nous » qu'il importe de saisir de l'intérieur pour ne pas le subir de l'extérieur.

Parvenu à ce moment de mes conférences, j'aime souvent citer Bertold Brecht : « *On dit d'un fleuve emportant tout qu'il est violent. Mais on ne dit jamais rien de la violence des rives qui l'enserrent* ». Je laisse chacun y réfléchir quelques secondes, le temps de boire un verre d'eau, et je reprends. La salle est maintenant remplie, et j'ai profité de cette petite pause pour vérifier la composition multi-âges de l'assistance : professionnels de tous grades venus se reposer sur leurs temps de travail, militants associatifs chevelus ou chenus cherchant l'occasion de m'approuver ou de me contredire, lycéens plus ou moins turbulents accompagnés de leurs professeurs ou de leurs éducateurs. Quelques élus locaux, m'a-t-on dit aussi. Sans oublier mes deux ineffables sbires, au fond de la salle, qui consultent leurs montres et leurs *smartphones* toutes les dix minutes et qui ont très vite cessé de prendre des notes. Et Pedro, qui sourit de travers sous ses lunettes noires et tapote sur son ordinateur. Je m'efforce de devenir plus concret.

J'enchaîne donc sur l'observation, banale et consensuelle, selon laquelle « les jeunes » manifestent une tendance compulsive, d'ailleurs partagée avec « les élus locaux », à se connecter sur les fameux

« réseaux sociaux ». Murmures rampants, approbateurs du constat, mais partagés sur l'appréciation du dit constat. C'est le moment, banal aussi, que je mets généralement à profit pour mettre en scène mon virage en épingle, rompre avec les poncifs générationnels et dérouler mon argumentaire d'avocat du diable. J'affirme que, en ces occasions, je perçois « les jeunes » comme plus vigilants en pratique que solidaires par principe, plus réactifs que directifs. Mais aussi : plus ouverts aux fermetures circonstancielle que fermés aux ouvertures traditionnelles ; capables d'exclure, mais au nom de la volonté d'inclure ; inquiets d'être trop confiants, mais confiants en leurs capacités de s'inquiéter à juste titre ; adeptes des progrès techniques, mais progressant vers le scepticisme quant aux finalités ultimes de ces progrès-là ; attentifs à leurs quartiers ou à leurs villages, à leurs ouvertures sur le vaste monde, mais trouvant dans ce vaste monde motif à fuir leurs quartiers ou leurs villages ; décontenancés face aux douces mais sournoises violences consuméristes qui les entourent et les séduisent, mais refusant d'en être les cibles premières ; conscients de leurs responsabilités à venir, mais tétanisés par celles que, sans attendre, on leur désigne, leur propose et leur impose, etc.

Je m'assure que, dans l'auditoire, et à ce moment-clef de mon propos, l'attention des « jeunes » s'aiguise et que celle des moins jeunes s'exaspère. Nouveaux murmures, hochements de têtes, croisements de genoux, plongées-refuges vers les écrans, etc. J'escompte que les jeunes générations auxquelles mes oxymores, bien qu'alambiqués, viennent de tendre une main empathique auront à cœur de s'en saisir, même en faisant savoir que, par précaution, elles refusent de saisir l'autre. Et qu'elles m'auront écouté au moins d'une oreille, tout en privilégiant le tohu-bohu rampant qu'elles discernent de l'autre. Mais rien n'est moins sûr. De l'avis général, c'est en permanence que « *the times, they are a-changing* », mais le barde intemporel qui l'affirmait sur les scènes d'un autre siècle marmonnait peu après, en coulisse, qu'il n'y a rien de plus stable que le changement. Aussi la confiance et l'appui que je réclame pour « la jeunesse » reflètent-ils en réalité ma façon d'imaginer le besoin qu'elle pourrait en avoir, dès aujourd'hui bien plus que pour demain. Il est probable que, dans l'immédiat, mon « insistance » à cheminer à ses côtés concerne tout autant ses propres perspectives d'existence que ce qu'il reste des miennes. Mais les limites angoissées de mon « altruisme » – si altruisme il y a – se confondent avec les impasses et les fourberies d'une sinistre invitation que je vois être lancée aux enfants et aux jeunes : celle de venir signer le contrat d'entretien d'une planète dévastée par l'aggravation des dérives de l'anthropocène et, pour commencer, par celle des causes et des ravages d'une foule d'inégalités de toutes sortes. Une honte transfixiante me saisit quand je réalise ce qu'est en passe d'accomplir un « ordre des choses » sur lequel, là où je suis, je n'ai plus guère de prise. Tout en étant appelé à en reformuler, pour les véhiculer et les transmettre bien malgré moi, les pires des injonctions, aussi maquillées soient-elles.

Mais de ces dilemmes-là je n'ose faire état aussi crument, ni tout haut et publiquement. Je préfère paraphraser, tergiverser, jongler avec les euphémismes, souffler sur les braises tièdes de l'espoir de façade qu'il puisse encore en aller autrement, « dès aujourd'hui et pour demain », avec l'« ordre des choses ». Je conclus donc ma conférence, comme j'en ai coutume et comme les organisateurs me l'ont plus ou moins demandé, sur l'importance de donner à la jeunesse la possibilité de s'exprimer ainsi que sur celle de lui conférer le pouvoir de participer aux décisions sur tous les projets qui la concernent. Etc. Enfin, recourant à une série d'aphorismes de longue date rôdés, je m'efforce d'injecter dans mes ultimes propos les doses d'optimisme, d'enthousiasme communicatif et même de conviction requises pour déclencher les applaudissements hypocrites et de pur principe qui

s'ensuivent. Soulagement partagé de part et d'autre du micro. J'entends déjà, montant de l'auditoire, les premiers ventres qui gargouillent.

Après quoi, l'animateur de la matinée annonce que le temps manque – malgré mes louables efforts de concision – pour faire place aux questions, interpellations et échanges auxquels ma « stimulante » conférence aurait pu donner lieu. Une « table ronde » de décideurs politiques et institutionnels locaux est en effet maintenant programmée, à l'occasion de laquelle sont longuement exposés, en une pure langue de bois sans copeaux ni sciure, les projets et les budgets consacrés au mieux-être de l'enfance et de la jeunesse de la ville. Autant de belles décisions conçues pour elles, et bien entendu sans elles, mais peu importe : l'heure du buffet s'approche enfin.

J'ai bien tenté, pendant la dite « table ronde » – évidemment tenue sans table ni circularité – , de m'éclipser aux toilettes afin de chercher ensuite l'issue de secours qui me permettrait de quitter aussi discrètement que possible le Palais des Congrès. Mais, pas dupes, Stuart et Olaf m'y ont aussitôt rejoint.

- « Très intéressante, votre conférence ! », font-ils mine de me congratuler, en officiant de chaque côté de l'urinoir que j'occupe. « Elle aurait sans doute intéressé les nôtres. Dommage que la plupart d'entre eux soient pris ailleurs. Pedro était là au début, mais il a dû partir avant la fin. » (Ce que j'avais vaguement remarqué.) « Mais il nous a demandé de prendre des notes, et nous en restituerons l'essentiel à toute la petit bande ».

Après quoi, pendant que Stuart s'en va parlementer dans le hall d'entrée avec les hôtesse d'accueil en pointant son menton glabre dans ma direction, Olaf glisse une main vigoureuse sous mon coude et me reconduit vers l'auditorium. Il veille à m'installer dans le fauteuil laissé libre par le Maire bien avant le début de mon intervention – mais je sais que ce prototype de l'édile sur le qui-vive ne manquera pas, comme le programme le confirme, de venir en fin d'après-midi « *conclure les travaux de cette importante journée* » (« *Je remercie chaleureusement les organisateurs de les avoir rendus possibles* », dira-t-il, « *et je ne manquerai pas de m'en inspirer, si l'honneur d'un nouveau mandat m'est confié, pour mieux prolonger ce que le mandat qui s'achève a déjà permis d'engager au bénéfice de nos juniors, etc.* »). Quoiqu'il en soit, me voici coincé et tenu d'écouter, en fin de « table ronde », le responsable d'une association locale d'éducation populaire se vanter – en référence, dit-il, à mes propos conclusifs – de ce que les jeunes aient pu démocratiquement choisir l'imprimé et la couleur des *tee-shirt* arborés lors de la cérémonie publique de clôture – presse régionale convoquée – de l'action de « développement durable » à laquelle ils ont contribué cet automne. Une action « exemplaire », et plus ou moins commanditée par la municipalité, qui a consisté à ramasser, plusieurs week-ends de suite, les canettes vides, sacs plastique et autres mégot abandonnés dans les chemins forestiers autour de la ville. Bien que consterné, je n'ai pas d'autre choix que de joindre mes applaudissements à ceux, ostensiblement émus et satisfaits, des caciques qui m'entourent.

Aussi, quand vient le moment du buffet, je n'ai plus guère d'appétit pour suçoter les verrines de *guacamole* et dépiauter les tranches de *roastbeef*-cornichons autour desquelles chacun se bouscule. Ni pour répondre aux quelques questions de circonstance que journalistes, thésardes et thésards, « acteurs de terrain » et cadres intermédiaires se sentent tenus de me poser, un verre de blanc à la main. J'observe du coin de l'œil Stuart qui est retourné vers l'hôtesse d'accueil. Il lui glisse un papier

(son 06 ?) en même temps qu'un billet de dix euros, et récupère auprès d'elle mon manteau. C'est le moment que choisit Olaf pour me saisir de nouveau par le coude et, après un bref échange de bouche à oreille avec l'un des organisateurs, me conduire vers la sortie, le parking et la *Range Rover*.

Olaf est au volant et moi, à sa droite, je fais ostensiblement la gueule. J'évoque ma valise restée à l'hôtel, mon train qui part dans deux heures.

- « Faut pas s'en faire, on gère... », me répond Stuart en allumant un cigarillo.
- « Ça vous dérangerait de gérer avec moi ? Selon monsieur Lafarge, j'étais sensé prendre un taxi pour faire un saut dans vos locaux avant de repartir. »
- « On a de nouvelles consignes. »
- « Je n'en doute pas, mais lesquelles ? »
- « Vous verrez bien ! Ce sera toujours mieux que de reprendre votre petit train avec votre petite valise... »
- « Oui, je sais, la grande cause de l'altruisme recrute. Mais je vais vous dire ce que je n'ai pas osé dire à Lafarge tout en le pensant si fort qu'il a dû l'entendre : imposer l'altruisme à autrui est la meilleure façon de l'en détourner. »
- « Trop compliqué. Nous pas comprendre. Nous avoir juste pour consigne de surveiller et conduire vous au local de campagne. Le reste, nous s'en foutre ! ». Et ils éclatent de rire.

Nous voici maintenant parvenus en lisière urbaine, dans l'une de ces zones commerciales dont l'apparence et l'aménagement semblent clonés d'une ville dite « moyenne » à l'autre. Avec, comme options systématiques de leur génome : panneaux publicitaires saturant le champ de vision, gigantisme aluminé des hangars et des surfaces de vente, parkings surdimensionnés, gazon gris, parti-pris de laideur inanimée, ambiance Coca-bière-Prozac-*cheese burgers*-caddies-familles nombreuses en surpoids. On ne connaît que trop ces tumeurs citadines, qui ne sont peut-être que les métastases disséminées d'un désastre plus central. Le quatre-quatre prend à droite au rond-point, à gauche au rond-point suivant puis de nouveau à droite – mon hôtel et la gare ne sont plus qu'un souvenir – et nous stationnons pour finir devant une « Halle aux Chaussures » désaffectée.

- « Et voici le local », commente Stuart en m'envoyant une dernière bouffée de cigarillo dans les bronches. « Descendez et suivez-moi », m'intime-t-il, « pendant ce temps, Olaf va chercher Zelda. Elle vous attend ».

Je pourrais en profiter pour prendre mes jambes à mon cou, m'enfuir et chercher à rejoindre le centre-ville. Je ne suis pas si mauvais que ça aux cinq mille mètres, que j'ai encore courus en vingt-cinq minutes dimanche dernier pour impressionner mon fiston et ses copains. Mais à quoi bon ? Et puis Olaf a laissé la clé sur le contact. Stuart m'aura vite rattrapé.

La dénommée Zelda fait son apparition. Petite femme jeune, mince et survoltée, tailleur noir, mini-jupe sur bas noirs, chaussures vernie à hauts talons, elle fonce vers moi, une main tendue dans l'attente de la mienne, l'autre collant sur sa joue un téléphone auquel, d'une voix pointue, elle enjoint de « *faire comme convenu, mais au plus vite* ».

- « Heureux de faire enfin votre connaissance, monsieur Dupuy ! Votre réputation vous précède. Je suis Zelda Rouvières, l'assistante de Pedro Lafarge. Vous pouvez m'appeler Zelda. Puis-je vous

appeler Georges ? ». Décidément, on dirait que c'est le style d'approche à l'américaine, l'« élément de langage » favori, du gang des altruistes. Moins on a de raison d'y croire et plus on fait mine d'être proches. Passons. « Pedro m'a beaucoup parlé de vous, ce matin. Il m'a dit que vous étiez prêts à nous rejoindre. Vous allez voir, sous votre direction, nous allons mener une belle campagne ! »

- « Mais... »
- « Oui, je sais, il reste encore quelques détails à régler. Pas de souci. Si l'hôtel vous convient, vous pouvez y rester. Olaf ? Où est-il passé celui-là ? Bon, Stuart, tu appelles la réception et tu t'occupes de cela. Trois nuits, pour commencer, après on verra. Bien entendu, les repas du midi sont à notre charge. Pour ceux du soir vous êtes libre, sauf en cas de réunion, mais nous fournissons les sandwiches à votre guise. Venez, je vais vous présenter une partie de nos militants-démarcheurs, ils sont impatients de vous rencontrer. Les autres sont déjà sur le terrain, ou bien au travail – eh oui, nous sommes une équipe de bénévoles, tous ne sont pas étudiants ou retraités, quoiqu'il en soit les journées et les soirées des uns et des autres sont bien remplies. Ils nous rejoindront au fur et à mesure pour le *debriefing* quotidien. Vous constaterez leur enthousiasme. Et vous entendrez la richesse de ce qu'ils nous font remonter de leurs rencontres avec les électeurs. Avec les électrices, aussi, parce qu'en matière d'altruisme, croyez-moi, les femmes se posent un peu là ! Mais j'anticipe. Suivez-moi. Vous prendrez bien un verre de jus d'orange ? »

Décidément, on dirait que c'est leur boisson fétiche. Et moi qui préfère le jus de pomme !

14 décembre

Une heure du matin. La pluie frappe aux carreaux de ma chambre. Olaf et Stuart, fidèles au poste, m'ont reconduit à l'hôtel vers vingt-deux heures à l'issue d'une réunion fleuve, agrémentée vers vingt heures de sandwiches au jambon de pays arrosés de jus d'orange. Je ne trouve pas le sommeil. C'est à peine si je le cherche tant la journée m'a mis les nerfs en vrille. J'essaye donc de noter ce que j'ai vu et entendu tout au long de l'après-midi et de la soirée dans cette ancienne Halle aux Chaussures dont nous n'avons occupé en réalité que le quart de la superficie. Un meeting de lancement de la campagne est prévu d'ici trois jours et chacun espère que la jauge de la salle retenue en guise de QG, et louée à prix d'ami par son propriétaire, un sympathisant de la cause, trouvera alors tout son sens. On m'a dit que, de ce point de vue – celui du sens – , j'allais avoir du pain sur la planche.

Dans l'immédiat, et pendant que j'écris, ce sont surtout les mouches qui accaparent le meilleur de mon attention. Trois ont déjà engagé leurs rondes épileptiques sous l'abat-jour de la petite lampe posée sur la table. Et j'évalue à au moins quatre le nombre de celles qui explorent à leur manière le reste de la chambre, se posant çà ou là, voire de préférence, sur les manches de mon pull et parfois sur mes mains. Je ne peux m'empêcher d'admirer leur liberté de vol absolue. Elle rend d'autant plus mystérieuse leur propension fatale à sortir de l'ombre pour venir se brûler les ailes, hypnotiquement, frénétiquement, à l'appel puis au contact de l'ampoule électrique.

Mystérieuse aussi est mon incapacité à m'extraire, même en pleine nuit, de cette fonction de directeur d'une campagne électorale qui fait feu et bois de l'altruisme. Une fonction que je semble avoir acceptée pour la seule raison qu'on ne m'a jamais vraiment demandé si je l'acceptais. Zelda m'a d'emblée présenté comme « le directeur de campagne que nous attendions tous » et j'ai eu beau m'agiter, hypnotiquement, frénétiquement, mais en une protestation exclusivement mentale et donc inopérante : le fait semblait acquis que je n'avais d'autre choix que me brûler les ailes au milieu et au service de cette assemblée d'illuminés. Et qu'il me fallait, sans discussion préalable, renoncer transitoirement à cette liberté de conférencier qui m'avait jusque-là rendu aussi itinérant, insipide et tenace qu'une mouche évoluant à sa guise en squattant de temps à autre de moroses chambres d'hôtel.

Je me dis que j'ai du rêver tout cela, ou que peut-être je rêve encore. Pas étonnant que je peine à l'idée de me coucher. Ma tête bourdonne de ce tout ce qui s'est dit ces dernières heures et qui semble avoir éteint ma volonté de refuser ou d'accepter quoique ce soit. Au nom de ce satané altruisme...

Hier après-midi, pendant que la frétilante silhouette de Zelda (de nouveau accaparée par son téléphone) me conduisait vers la petite vingtaine de démarcheurs réunis autour d'une grande table dans un coin de la Halle, mon hésitation se résumait alors à la question de savoir s'il fallait que je dénoue, et jusqu'à quel point, mon nœud de cravate. Il y avait là un dilemme de posture relationnelle qu'il n'était pas si inepte, quand j'y repense, de vouloir trancher : m'afficher certes ligoté, mais à d'autres logiques que les leurs, à d'autres engagements, ou bien m'avancer empathique et décontracté, quasi militant déjà.

Les démarcheurs quant à eux – et surtout quant à elles, car il y avait à cette heure plus de femmes réunies que d'hommes – reflétaient une agréable polyvalence d'âges et de vêtements. M'approchant, je ne vis cependant que peu de quaranténaires en costume cravate ou en tailleur ajusté ; ils viendraient plus tard. Mais quelques têtes bouclées et pas mal de têtes grises. Tout ce petit monde hétéroclite discutait fort chaudement et fort gentiment autour de pichets... de jus d'orange, comme de bien entendu. M'approchant encore, je ne parvenais pas à discerner quels étaient leurs sujets de débats. J'entendais toutefois les mots « sonnette », « paillason » et « liste ». Zelda les interrompit en frappant dans les mains (ce pourquoi elle m'avait, un instant, confié son téléphone).

- « Mesdames, messieurs, chers amis, je vous demande toute votre attention ». Le silence mit du temps à se faire. « Je voudrais vous présenter monsieur Georges Dupuy. Il veut bien qu'on l'appelle Georges. » Je recommençai à tripoter ma cravate, pas encore dénouée. « Comme nous vous en avons parlé, Pedro l'avait déjà repéré et contacté. Georges a prononcé ce matin, dans notre chère ville, une conférence dont on m'a dit le plus grand bien et qui aurait sans doute plu à nos jeunes comme à tous ceux qui aiment nos jeunes ». Sourires émus au sein du groupe. « Et la bonne nouvelle est qu'il ne s'oppose pas à devenir le directeur de campagne que nous recherchons depuis quelques semaines. Il était grand temps : pour continuer à faire ce que nous faisons, nous avons besoin de trouver des fonds. Et du fond ». Nouveaux sourires. « Nous avons besoin de rassembler toutes ces idées que vous collectez chaque jour, chaque soir, grâce à vos courageux porte-à-porte. Nous avons besoin que tout cela devienne la chair de notre programme. Bref nous avons besoin d'un cuisinier en chef, et le voici. » Salve de prudents

applaudissements. « Pas besoin de vous présenter, Georges, chacun pourra trouver vos écrits sur internet. Vous avez écrit et dit que la bonne volonté, euh la bonne volonté... »

- « La bienveillance inconditionnelle... »
- « Oui, c'est cela, vous nous en direz plus à l'occasion, mais il nous a semblé que vos idées rejoignaient les nôtres et, à propos d'altruisme, je ne peux que vous remercier d'avoir accepté de collaborer avec nous à titre bénévole. » Salve de vigoureux applaudissements. Cette fois-ci, je desserre ma cravate, par excès d'étranglement. « Pour commencer, cher Georges, nous vous proposons d'assister à la réunion de *debriefing* des porte-à-porte effectués depuis quarante-huit heures. Tenez, voici du papier pour prendre des notes. »

Des notes, ça oui, j'ai en prises ! Au moins dix feuillets. En partie pour me donner une contenance. Et aussi pour éviter de plonger plus profond dans le regard, les expressions de visage, les tonalités de voix de ces braves gens quand ils présentaient leurs rapports de démarchages militants. Certains portaient l'altruisme comme un collier de fleurs, d'autres comme une arme en bandoulière. Tous voulaient y croire Je ne savais que penser. Et encore cette nuit, tout cela reste flou... Je ferais mieux d'aller me coucher que de relire mes notes. Et au moins d'éteindre la lumière, pour qu'enfin les mouches se calment. Mais bon, une lecture en diagonale, un résumé provisoire, et puis au lit. Le programme qu'on m'a promis pour demain est à peu près le même que celui de cet après-midi. Mais il inclut – déjà – la rédaction par mes soins d'une première note de synthèse qui sera communiquée à l'Assemblée générale des soutiens de la liste, laquelle se tiendra en fin de soirée dans un restaurant de la ville, sans moi, et se conclura par un appel aux chéquiers.

Voici, en attendant, ce que j'ai compris de la méthode des démarcheurs, au fur et à mesure que leur réunion se déroulait et telle que me la confirmèrent Pedro, en nous rejoignant un peu plus tard, et Zelda, en me raccompagnant à mon hôtel. Des petits « commandos » sont formés, composés de deux personnes dans la journée (on vise alors les retraités et les femmes au foyer) et de quatre le soir (visant quant à eux, par deux groupes de deux, les autres catégories d'habitants, qui sont plus nombreux). Ils écumant méthodiquement les zones pavillonnaires et les immeubles qui leur ont été affectés, rencontrant de fréquents problèmes de chiens pour les premières, de franchissement de digicodes pour les seconds, de négociations diverses pour presque tous. Mais l'essentiel est de parvenir à atteindre et activer les sonnettes individuelles. Après quoi, et si la porte s'ouvre, une entrée en relation type peut s'engager. « *Bonjour Madame / Bonjour Monsieur. Vous savez que nous allons bientôt être appelés à voter pour élire notre maire. Nous sommes des représentants de la liste 'L'altruisme, ce n'est pas que pour les autres', dont vous avez sans doute entendu parler. Pourriez-vous nous consacrer cinq minutes pour que nous vous présentions notre projet et, surtout, pour nous donner votre avis et apporter vos idées ?* ». C'est techniquement parfait.

A ce stade, on sait qu'il y a deux options. Ou bien la porte est refermée au nez des militants – de façon plus ou moins véhémente, selon leurs âges et leurs sexes – , et ceci sans un mot ou, le plus souvent, dans une effluve de commentaires navrés, désobligeants ou franchement injurieux ; le nom du résident est illico biffé sur la liste, stoïquement, à même son paillason. Ou bien, une porte ne pouvant être qu'ouverte ou fermée, celle-ci s'entrouvre suffisamment pour qu'un pied puisse y être glissé. Dès lors, plusieurs sous-options se font jour, à l'initiative de la personne visitée : ou bien on reste sur le palier, ou bien on s'installe dans l'entrée, ou bien on va jusqu'au salon mais on reste debout (sous-sous-option fréquente : en cas de présence d'enfants ou de télévision allumée, on les

laisse hurler ou non) ou encore, mais c'est plus rare, on est invité à s'asseoir sur le canapé, et même – mais on est pressé ! – à boire un café – ou un thé à la menthe, mais il y a peu d'électeurs chez les buveurs réguliers de thé à la menthe, du moins chez les plus âgés (et, dans toutes les figures de la sous-option « canapé », on se montre moins exigeant sur la sous-sous-option relative aux bruits de fond des enfants ou de la télévision).

Bref, on sait ce qu'est un porte-à-porte, quand il s'agit de la porte des autres. Rien donc que de plus classique jusque-là. J'imagine que l'est tout autant, ensuite et dans la seconde option d'accueil, le déroulé hyper-calé, mais soigneusement adapté aux circonstances par les deux intrus, du laïus en trois minutes dont Pedro m'a fourni un aperçu hier soir dans ma chambre d'hôtel (quand j'y pense maintenant, c'est après son départ que j'ai vu voler et entendu vibrer les premières mouches). C'est alors que pour conclure, même et surtout si l'interlocuteur commence à donner des signes d'impatience ou d'ennui, lui est posée la question-clé, la question prospective, la question stratégique, celle qui est sensée scotcher son attention, sa subjectivité, sa générosité, sa créativité, ses intentions, son narcissisme, ses espoirs, ses déceptions, ses amertumes, ses attentes politiques, ses récriminations, ses revendications. Mais aussi, d'une façon ou d'une autre, son adhésion possible à la perspective de ce fameux altruisme qui – c'est réaffirmé de la sorte – imprègne toute l'affaire. L'énoncé de la dite question est ajusté au contexte, il faut du moins le supposer, mais il est à peu près celui-ci : « *Que pensez-vous pouvoir donner à autrui – un sentiment, une pensée, un conseil, un geste, un objet, un service, une promesse... – et ceci de façon désintéressée, sans rien en attendre en retour, sinon peut-être le plaisir de lui être utile, le plaisir de lui faire plaisir ?* ». Tout est là¹.

Une fois reconstitués ces prolégomènes méthodologiques, chacun et chacune des démarcheurs s'est hélas senti tenu de dresser, en mon honneur et à mon attention, et à la demande de Zelda, la liste la plus exhaustive ou la plus significative possible des réponses reçues à leur fameuse question-clé. Et ceci non pas depuis quarante-huit heures, mais depuis le début de la campagne ! Pire encore : au fur et à mesure que la soirée avançait et que le froid saisissait la Halle (c'est alors qu'on apporta des sandwiches, et que j'en profitais pour enfiler mon manteau), de nouveaux arrivants – les costumes et tailleurs de fine laine évoqués – ont rejoint le groupe et ont eu à cœur de préciser et d'enrichir les premiers repères typologiques de leurs comparses. D'où mes dix pages de notes. J'aurais pu en rédiger le double, tant les réponses collectées s'avéraient bouleversantes, improbables, hétéroclites en diable et, selon moi, le plus souvent inexploitable d'un point de vue strictement politique. Je pourrais peut-être me contenter, à cette heure, de compter les propositions de dons altruistes qui me furent restituées comme on le fait avec les mouches ou les moutons. Mais cela ne suffirait pas à m'endormir. Je vais donc plutôt essayer de les classer à ma façon, ne serait-ce que pour abonder ma future et putative « note de synthèse ».

Mais je veux dire tout d'abord que la plupart de ces démarcheurs m'ont paru être des braves gens, plutôt désintéressés, ne cherchant pas à être élus mais juste à donner un peu de leur temps pour une idée et une cause qui leur conviennent. Et que, de part et d'autre des paillassons, ils ont rencontré pas mal de braves gens aussi parmi ceux qui leur ouvraient la porte. Dire encore que Pedro et Zelda

¹ A l'heure où je relis ces « *Carnets urbains de campagne* », je retrouve dans la poche de mon manteau, reproduite sur une sorte de tract que Pedro m'avait glissé, cette remarque formulée par Adam Smith dans sa « *Théorie des sentiments moraux* » (1759) : « *Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux* ». Quels fieffés et semi-occultes libéraux, au fond, que ces altruistes-là ! Passons...

me semblent exprimer quant à eux une forme d'altruisme un plus intéressée, mais intéressée à quoi je ne sais. Il n'y a toujours pas de tête de liste, ni même de véritable liste de candidats. Dire enfin que Stuart et Olaf me semblent sur-jouer les hommes de main. Se soucient-ils vraiment de moi, ou d'un au-delà de moi ?

Peu importe, et foin de mes supputations ! Brassons et classons ces notes éparpillées sous mes yeux ! Que sont donc prêtes à donner sans retour toutes ces personnes, démarchées et démarchées ?

Eh bien, pour commencer, nombreux sont ceux qui veulent bien trivialement donner des objets qui ne leur servent plus, comme pour leur donner une chance de renaître et de revivre en d'autres mains. Il s'agit aussi de refuser l'obsolescence précoce et le gaspillage. Fort bien. Cet altruisme-poubelle-recyclage du devenu superflu n'est pas antipathique, c'est une forme de vide grenier gratuit où viennent s'écouler vêtements peu portés, médicaments au bord de la péremption, livres cornés et annotés, jouets anachroniques et autres cafetières et fours à micro-ondes asthmatiques. Il y aura toujours des preneurs pour conforter ces offreurs-là.

Il y a aussi tous ceux qui préfèrent délivrer des souvenirs éclairants, de vivaces nostalgies, des adresses méconnues, des conseils avisés, des apports éducatifs bénévoles – et parfois surannés – aux enfants et aux jeunes, des proverbes patinés de sagesse ancestrale et autres balises pour mieux s'orienter aux carrefours les plus périlleux de l'existence. Ceux-ci veulent transmettre. Ils pourront toujours essayer de le faire, y mettre une dose de cérémonie et un soupçon d'émotion, voir qui se saisit – et pourquoi – de ce que tendent leurs expériences et la mémoire qu'ils en ont, observer si cela fructifie, quand, comment et chez qui.

Viennent ensuite ceux qui veulent proposer des aides concrètes – mais aussi morales, comme il leur arrive de dire – , spécialement aux personnes en détresse. Ce sont des empathiques et de redoutables généreux. D'une générosité efficace, mais ciblée. Efficace parce que ciblée. Sur les détresses. Des détresses proches de celles qui furent les leurs et qu'ils parvinrent à surmonter. Ou des détresses si éloignées de leur confort de vie qu'ils ne peuvent qu'en imaginer l'emprise, pour mieux conjurer l'inquiétude ou la culpabilité qu'elles leur inspirent. Ces aides urgentes et sincères qu'ils concoctent, pourquoi les dissuader de les déployer, tant qu'ils ne les imposent et ne les prescrivent pas à leurs potentiels bénéficiaires ?

Sans oublier les matamores, ceux qui font promesse de bravoure et de transgression, qui se disent prêts à se lancer dans le sauvetage humanitaire, révolutionnaire ou suicidaire, qui feraient des folies pour sortir de leur mortel ennui. Si seulement il y avait des vies à sauver, des destins blessés à suturer... Mais, du moins, ils offrent cette promesse de sauvetage mutuel à qui veut bien s'en emparer ou ne pourrait raisonnablement s'y refuser face au péril qui le menace. Tout matamore cherche un autre matamore pour explorer ensemble les limites du possible, avec corde de rappel pour tous.

Et puis il y a tous ceux qui font juste la proposition de petits coups de main çà et là, à la demande, comme ça, pour dépanner, le plus souvent près de chez eux. Avec juste, à la clef, le plaisir de l'entraide à portée de vie quotidienne, du déneigement par les plus jeunes du chemin des plus vieux,

de l'aide aux démarches administratives, de la pose d'étagères au mur de la cuisine, de la garde d'enfants improvisée. Ils verraient d'un bon œil que ce plaisir de faire plaisir se diffuse. Certains y voient la mise en pratique de la théorie de l'altruisme politique, l'idée que tout ce qui séduit dans l'entraide est une intuition à tenter, à partager et à diffuser. En tout cas, une large majorité des démarcheurs appartient à la catégorie de ces braves gens-là.

Je ne serai pas honnête si je ne mentionnais pas une toute dernière de ces catégories, qui n'est ni la moindre ni la plus homogène : celle des cyniques, des pervers, des désespérés, etc. Leurs conceptions ricanantes du don parent être difficiles à admettre par les plus ingénus des démarcheurs. Ainsi, au fil des porte-à-porte, furent rencontrés : un boxeur, qui pouvait donner un coup de poing ; un soldat, qui pouvait donner la mort ; des malades qui pouvaient donner leur virus, un jeune homme qui pouvait donner son sperme, une jeune mère qui pouvait donner le sein, et même de pauvres artistes prêts, vu ce qui en résultait, à faire don de leurs dons... Paradoxalement, ce sont ces évocations discordantes qui m'ont encouragé à m'allonger sur mon lit et à aussitôt m'endormir, comme rasséréiné par la possibilité d'une version caustique et moins angélique de cet envahissant altruisme dont je m'étais laissé abreuver depuis la veille. Je dois reconnaître aussi que, plus trivialement, le fait d'avoir assommé la lampe de chevet d'un coup de journal mal dosé plutôt que les mouches qui s'étaient enfournées sous son abat-jour a aussi facilité mon refuge dans le sommeil.

14 décembre, toujours, mais à 22 heures

A y repenser ce soir, c'est surtout la figure de ces artistes faméliques réduits à « faire don de leurs dons » pour survivre à leurs propres yeux qui m'a permis, au milieu de la nuit, de fermer efficacement les miens. Du coup, je me suis réveillé tôt ce matin, roulé dans le couvre-lit et resté vêtu de mes habits, à peine froissés, de la veille. Il fait alors encore noir dehors, je regarde ma montre : sept heures. Je me lève, je me débarbouille au lavabo, je me rase, je ramasse mes papiers, je prends mon manteau, et à sept heures un quart je suis dehors. A la recherche d'un petit-déjeuner dans un café vers le centre-ville. Envie de marcher. Et pas question ce matin que mes deux sbires, ces braves Stuart et Olaf, cherchent à me tenir compagnie, à se mêler de mes viennoiseries.

Confortablement installé, donc, dans un recoin feutré de la Brasserie du Centre, je trie mes notes de la veille, j'essaye de mettre au propre mon esquisse de typologie des donneurs potentiels, des altruistes qui s'affirment et de ceux qui s'ignorent. Je commande un autre double café noisette, et même un second croissant. A la table d'à côté, un type me considère et commande un calva.

- « Vous écrivez quoi, là ? Une lettre ? Je me permets de vous poser la question parce que, tel que vous me voyez, j'attends l'heure de rejoindre mon guichet : je suis préposé à la poste. Le facteur de toutes les lettres du coin. Dont, peut-être, la vôtre. Je suis aussi le facteur des lettres anonymes, et celui des lettres jamais écrites mais qui arrivent quand même. Ou de celles qui le sont mais qui n'arrivent pas, ou trop tard, ou aux mauvais destinataires. Je suis même le facteur des facteurs. Bon, cessons de blaguer. Vous écrivez quoi ? »
- « J'écris sur l'altruisme. »

- « L'altruisme ? Connais pas. Et pourtant j'ai fait des études. Non, moi je ne connais bien que la haine. Préposé au courrier, aux bonnes et mauvaises nouvelles, je pourrais tout aussi bien l'être au militarisme, au nationalisme, au djihadisme ou à toute autre guerre sainte. A toutes ces idéologies qui érigent la haine en principe d'action. Mais haine bien ordonnée commence par soi-même. Alors c'est bien simple : je m'emploie d'abord à me haïr moi-même, abondamment, avec constance et détermination. Ceci étant, pour protéger cette haine si précieuse de ses débordements, et pour m'en protéger, je m'efforce de l'aimer, de la cultiver, de la soigner, et ceci en m'entraînant chaque jour à haïr autrui. Discrètement, mais chaque jour un peu plus. Meticuleuse gymnastique de la haine ! Jusqu'à ce que cet autrui finisse par me craindre ou, du moins, par me respecter. Un respect ou une crainte que je prends pour des formes d'amour et que je reçois comme telles, de derrière mon guichet. Cela m'aide à tenir, huit heures d'affilée. Dites-moi, toute cette alchimie d'amour et de haine à laquelle je me consacre, est-ce que ça ressemble à votre altruisme ? »
- « Cela se pourrait... ». Je commence à rassembler et à ranger mes notes.
- « Je m'appelle Ferdinand. Ferdinand le préposé. Et vous ? Vous m'êtes sympathique. Plutôt taiseux, pas vrai ? Je n'ai même pas eu le temps de commencer à vous haïr, c'est un signe. Si vous avez un peu de temps, voulez-vous m'accompagner jusqu'au bureau de poste ? Oui ? Alors, en route ! Nous passerons saluer ma bonne amie devant son école. Une détestable optimiste, celle-là, vous verrez ! Une altruiste, sans doute ! »
- « OK, allons-y, Ferdinand. Moi, c'est Georges. »

Et sans plus réfléchir, je prends mon manteau et règle les deux additions. Ferdinand éclate de rire et nous quittons la Brasserie du Centre. Il marche d'un bon pas. Ça me va. Nous parvenons bientôt devant l'école annoncée. Une jeune femme, dans l'ombre d'un porche, examine des listes.

- « Georges, je vous présente Fatima. Fatima, Georges. Fatima ne parle que des enfants, tout le temps ou presque, ça rafraichit mes haines. Elle est animatrice dans cette école. »
- « Je parle surtout de l'espoir que j'ai en eux, en ce qu'ils m'apprennent et en tout ce qu'ils pourraient faire », précise Fatima.
- « Je vous le disais bien : une insupportable optimiste ».
- « Mais ce qui me désespère », reprend-elle, « c'est la tournure que ça prend. Nous sommes quelques collègues ici à vouloir faire confiance aux enfants, à essayer de les traiter comme des citoyens, à ne pas nous résigner aux inégalités qui s'installent entre eux, à devoir faire aussi des rafales de sourires à leurs parents et à leurs profs. Nous sommes de vrais militants de l'émancipation tout au long de la vie, mais que d'efforts, monsieur Georges ! »

Ses boucles brunes, sa peau bistre et ses yeux aux reflets d'or me subjuguent. Sa jeune voix est un peu rauque. Elle est terriblement sérieuse.

- « Monsieur Georges s'intéresse beaucoup à l'altruisme », dit Ferdinand en rigolant.
- « Ça tombe à pic. Nous aussi, mais on doute grave. Les jeux de société que nous proposons aux enfants sont presque tous coopératifs, nous les invitons à délibérer sur presque tout ce qui les concerne, nous discutons avec eux du progrès, des gaspillages, d'internet, de l'avenir de la planète, tout ça. Résultat, ça les motive sur l'instant mais ça ne tient pas. Et nous, sur la durée, nous sommes épuisés. On dirait que c'est déjà trop tard, que quelque chose a déjà commencé à

pourrir en eux pendant que le reste pousse. Prolifère, même. Plusieurs de ces enfants vont sur leurs dix ans, tous ont bon appétit, même les plus petits. Mais voilà. Nous ne sommes pas des psys, peut-être que cela est banal à leur âge, une étape du développement, comme on dit en formation, donc peut-être que tout est en ordre. Sauf que la plupart de ces diabolins sont clairement barrés vers un modèle bien peu solidaire et bien peu démocratique. Nous les regardons faire et dire, quand ils jouent librement entre eux, quand ils mangent, quand ils courent dans les couloirs d'un atelier à l'autre. Et nous restons consternés devant ce que nous percevons, au milieu des éclats de rire et parfois des pleurs. « *Sauve qui peut ! Je veux avoir ceci plutôt qu'être cela ! Chacun pour soi ! Que le plus fort gagne ! Qu'importent les autres ? Après moi, le déluge ! Etc.* ». Bien sûr, les enfants n'ont pas ces mots, ils ne les crient pas, ils ne les chuchotent pas, mais c'est tout comme, ils font comme si. Et je ne vois pas très bien ce qui pourra les empêcher de continuer à se comporter de la sorte en grandissant. Nous ne sommes qu'une minorité d'adultes parmi tous ceux qu'ils fréquentent. Alors votre altruisme !.. Pour moi, c'est le début de la fin, je crois que je vais démissionner. »

Elle regarde le bout de ses tennis fatiguées, comme pour leur demander où elles vont la mener. On a envie de faire un geste vers elle, de l'encourager à tenir bon, de lui offrir un chocolat chaud.

- « Encore une cause perdue ! », grince Ferdinand. « Mais bienvenue au club ! A ce que j'entends, te voici enfin devenue une vraie pessimiste ! »
- « Ecoutez, Fatima, ne croyez-vous pas que vous dramatisez un peu ? ».

Nul ! Vraiment nul ! Ce n'est pas ce que je voulais lui dire. Je voulais dire... A défaut, je pose une main compatissante sur celle de Fatima avant qu'elle ne reprenne ses listes avec un sourire désabusé qui me chavire. Mais, au même moment, c'est sur chacune de mes épaules qu'une main se pose. Je me retourne : mes deux ineffables gardes du corps viennent de faire leur réapparition. Inopinée, mais inéluctable et ferme.

- « Ah, monsieur Dupuy ! », lâchent-ils de derrière leurs sourires pleins de dents. Stuart me prend maintenant par le bras : « Justement, nous vous cherchions, monsieur Dupuy ! Avez-vous déjeuné ? Oui ? Alors venez, la voiture vous attend au coin de la rue, vous êtes très attendu ! Il y a beaucoup de pain sur la planche, aujourd'hui ! Voulez-vous saluer vos amis avant de nous suivre ? »
- « Cessez-donc de jouer aux agents secrets ! Il ne vous manque que les lunettes noires. Mes amis, comme vous dites, vous venez de les faire fuir ! Voyez celui qui traverse la rue en direction du bureau de poste. C'est Ferdinand, le préposé au guichet : d'un côté de l'hygiaphone la haine, de l'autre l'amour, allez comprendre ces opérations-là ! Et regardez Fatima, elle est retournée dare-dare préparer ses listes sous le porche. Elle rêve de semer et de semer encore ce qu'elle ne voit plus pousser, même arrosé d'altruisme. Je ne vous félicite pas, messieurs ! Mais bon, faites ce que vous avez à faire. Menez-moi où vous devez. Allons rejoindre le temple défroqué de la chaussure, il nous attend, je vous suis. »

Olaf se met au volant, et nous voilà partis. Il se met à pleuvoir doucement, les essuie-glaces couinent abominablement. Je le fais remarquer. Silence. Ils ne portent pas de jugement sur leur outil de travail. Olaf m'observe dans le rétroviseur.

- « Vous n'aimez pas faire les choses comme prévu, pas vrai monsieur Dupuy ? Vous m'autorisez à vous appeler monsieur Dupuy ? Georges, c'est bon pour nos employeurs. Nous, nous ne sommes que leurs mercenaires. C'est bien comme ça que vous nous voyez, non ? Des caricatures d'agents secrets, disiez-vous ? Mais vous vous trompez. Tout est transparent, dans la petite bande des altruistes ! Il n'y a de secret pour personne, même pour vous ! »
- « A propos », enchaîne Stuart en essuyant ses lunettes, « pourquoi nous avoir shuntés au petit déj' ? Et que faisiez-vous dans la rue avec ces deux olibrius ? »
- « Mais je tâte le pouls de la population, cher ami. N'est-ce-pas utile dans mes nouvelles fonctions ? »
- « Pas sûr, mais bon, à vous de voir... Pedro et Zelda ont donc réussi à vous recruter ? Vous avez accepté ? »
- « On ne m'a guère demandé mon avis. »
- « Des regrets ? »
- « On verra bien, comme vous dites. Je commence ce matin. »
- « Félicitations ! », et ils éclatent tous deux de rire. « Bon, assez rigolé, nous sommes arrivés ».

Très *gentlemen*, c'est sous un parapluie qu'ils me conduisent du parking jusqu'à l'entrée de l'ex-grande surface. C'est encore l'heure du café et des chouquettes. Des petits groupes discutent çà et là. Le bourdonnement de leurs propos s'envole et résonne sous les très hauts plafonds ; je ne sais pas pourquoi je pense à mes amies les mouches. Mais voici déjà que Pedro et Zelda foncent vers moi, les bras tendus pour m'accueillir, aussi raides que d'amicales baïonnettes (sauf le bras gauche de Zelda consacré à maintenir son éternel téléphone bien ajusté sur l'oreille).

Ils espèrent que j'ai bien dormi et que je suis satisfait des services d'Olaf et de Stuart, me tendent café, chouquette, etc. Puis Pedro agite sous mes yeux une mince liasse d'imprimés frétilant sous une chemise en carton souple verte, qu'il replace pour finir sous son aisselle. Et tous deux m'annoncent le programme de la journée. Je remonte le col de mon manteau, par un geste réflexe sans doute, quand ils m'annoncent que celui-ci va se dérouler exclusivement dans le local – rebaptisé Loc'Halle par leurs soins facétieux –, et ceci jusqu'à une heure assez tardive. Sandwiches et thé vert seront servis sur place à l'heure du repas (je note avec intérêt le passage du jus d'orange au thé vert, que j'espère sortant chaud des thermos). Un programme, donc, en trois points. Ce matin, débriefing – je n'ai jamais compris le sens exact de ce mot –, mais pas trop long. Puis préparation du meeting thématique de ce soir. Enfin, tenue du dit meeting, ultime étape avant celui plus largement consacré au lancement de la campagne, après-demain. Puis retour à l'hôtel, où un plateau repas m'attendra (avec une armada de mouches intéressées, me dis-je *in petto*).

- « Mais auparavant, nous allons vous montrer votre bureau ! », se réjouit d'avance l'enthousiaste Zelda.

Il n'y a pourtant guère de quoi se réjouir... Minuscule, les murs couleur taupe, le dit bureau est situé près de l'entrée – c'est sans doute l'ancien bureau du gardiennage et de la logistique du Palais des Pompes – ce qui veut dire, entre autres caractéristiques, qu'il est au plus près des courants d'air. Une table, une chaise, une ampoule nue tombant du haut plafond. Pedro m'invite à m'installer. Il a eu la

délicate attention de se charger de mon gobelet de café tiède et le pose sur la table à côté du dossier vert qu'il vient de faire réapparaître de son sous bras.

- « Prenez le temps d'examiner ces quelques notes, nous venons vous chercher dans un instant pour le débriefing », stipule Zelda avec le délicieux sourire de celle qui estime que tout se passe comme prévu.
- « A tout de suite ! Prenez vos aises et vos marques ! Nous sommes à vous dans un instant », confirme Pedro en se frottant les mains pendant que Zelda referme la porte derrière eux.

J'ai trop froid pour objecter. Je m'emmitoufle dans mon manteau jusqu'aux limites de l'emmitoufflement et, n'ayant rien d'autre à faire, j'examine distraitement le contenu du fameux dossier. Rien que de très attendu. Du sérieux. Une note sur l'historique du mouvement local, une autre sur celui de son engagement – et sur les motifs de celui-ci – dans le processus des élections municipales, une troisième sur la campagne en cours. Un texte théorique et anonyme sur l'altruisme, suivi d'une longue bibliographie. Mais pas de contrat me concernant.

14 décembre (pas loin de minuit) (et déjà pas mal de mouches)

Ce soir, passablement réchauffé – dans tous les sens du terme –, et repensant dans ma chambre d'hôtel à cette étrange et somme toute pénible journée, je me dis que j'aurais dû à ce moment-là me montrer plus résolu. Exiger sans attendre un contrat et, en cas de refus : « au revoir messieurs-dames, enchanté d'avoir fait votre connaissance », puis chapeau, taxi, récupération de ma valise à l'hôtel et *fissa* vers la gare.

Au lieu de quoi c'est sans dire un mot que je me suis laissé embarquer par Zelda, revenue me chercher dans mon « bureau ». Puis laissé conduire par elle, en traînant quelque peu des pieds, le long d'une parfaite diagonale qui menait, au coin opposé du « Loc'Halle », vers la table où se tenait le débriefing. Une quinzaine de personnes étaient là, dont aucune ne s'est présentée. J'y ai reconnu quelques démarcheurs de choc, déjà aperçus et entendus la veille au soir, mais plutôt âgés, horaire oblige. Et quelques jeunes gens, pleins d'énergie, de convictions et bien entendu d'ambitions, le chômage chronique de leur génération aidant. Sans compter Pedro et Zelda. Je les ai tous et toutes écoutés, sans rien dire. J'ai essayé de comprendre ce qui, au fond, les animait. Je ne me suis guère demandé en quoi je pouvais bien être utile à tout cela. Ce dont, d'ailleurs, il n'a pas été question. Je me suis vu transparent.

Pour finir, Pedro m'annonce cependant, en catimini, que l'un des attributs de mes fonctions consiste à établir, « à chaud » (à chaud, quel comique de situation !, me dis-je en remontant mon col), la synthèse en deux pages de ce qui vient d'être exposé autour de cette table.

- « Cela permettra à nos futurs candidats, au meeting de ce soir, de disposer de quelques éléments de langage ». J'ai déjà entendu cette fatidique expression, qui est un élément de langage en elle-même. « Il faudra insister sur les jeunes, sur la place et le rôle des jeunes – je sais depuis hier que c'est l'un de vos domaines favoris, pas vrai ? –, vu que le thème du meeting de ce soir c'est

justement « *L'altruisme entre les générations* ». Vous pouvez nous faire cela d'ici deux heures ? Nous allons vous prêter une tablette. »

Personne ne m'a prévenu de cette occurrence. Je n'ai fait que rêvasser sur leurs rêves, sans prendre de notes... Mais bon, je vois là au moins un truc concret à faire, l'amorce d'une dimension contractuelle dans ce qui me lie à ces gens-là. Et je décide de m'exécuter. C'est vrai que je sais faire. En de telles circonstances, je relate surtout, en général, ce qui m'est passé par la tête en écoutant les gens parler. Et, en général aussi, les commanditaires se disent satisfaits du résultat : écrire une synthèse représente un tel *pensum* pour la plupart d'entre eux qu'ils sont disposés à gober tout ce qu'on leur propose à ce titre, par simple gratitude de ne pas avoir eu à s'en charger. J'avoue que j'en ai souvent profité pour faire passer, en douce, mes propres points de vue sur leurs entreprises.

Et je procède ici de même, plus roulé que jamais dans mon manteau, dans ce cube blafard intitulé bureau. Où on finit par m'apporter un lourd sandwich Comté/concombre et une tasse de thé vert encore un peu fumant. Que m'a-t-il donc semblé entendre, pendant quatre-vingt-dix minutes, autour de cette table de débriefing ? Pour une fois, je n'ai pas d'idée préconçue. Mais j'ai tout de suite repéré, à la fois séduit et perplexe, que la conception de l'altruisme qui circule entre ces militants aspire à devenir assez directive. D'où peut-être leur besoin confus d'un ... directeur de campagne. L'expérience des porte-à-porte leur a délivré – je l'ai relevé hier soir en rassemblant mes notes – une perception brouillonne et diffuse de l'altruisme, rendant celui-ci toujours moins définissable. Le ramenant à une sorte de puissante intuition. Une intuition partagée, cependant, et dont la portée universelle ne peut être mise en doute. Donc ils ne doutent pas, ou du moins ils ne doutent plus. S'ensuivent, en filigrane de leur démarche, quelques axiomes de base : 1) l'autre – celui de l'altruisme – est à la fois différent de chacun et identique à lui ; 2) tout « je » est partie prenante d'un « nous » ; 3) les deux axiomes qui précèdent créent une série d'obligations altruistes à chacun comme à tous – ou devraient la créer ; 4) il faut faire vivre ces principes dans l'intérêt de l'humanité – et, pour commencer, à l'échelle de la municipalité.

Et c'est ainsi que ces apprentis et sympathiques zélotes avancent, abreuvés à la source d'inspirations fondamentales et partagées, nourris de leurs nombreuses rencontres, et débusquant de l'altruisme même là où il ne s'en trouve goutte. Ils commencent par s'envisager incontournables, ils finissent par s'autoriser à devenir autoritaires. Ou plus exactement : prescripteurs de belles manières – altruistes s'entend. Eh bien qu'ils assument ! Que s'en ressentent leur programme en cours et leurs futurs tracts ! Qu'ils disent haut et fort qu'ils aspirent au pouvoir dans la seule intention de répandre le bien, et qu'ils s'y tiendront tout au long de leurs mandats électifs. Qu'ils donnent des exemples : les supermarchés, les télécommunications, l'éducation, la santé, la culture, le sport, les transports publics, les éoliennes, la bienveillance des animaux et des personnes âgées, le trafic de cannabis, la gestion de l'eau et celle des cimetières, que sais-je encore ? Nul n'a parlé de cela pendant la réunion, ou tangentiellement, mais je tiens à les encourager en ce sens. J'ai repensé à Ferdinand et à Fatima, à leurs espoirs confus, à leurs désillusions rampantes. Alors debout, haut les cœurs et en avant, les preux chevaliers de l'altruisme ! Allez donc quérir cette ville sans (mauvais) coup férir ! Face aux certitudes du pire, osez les aléas d'un meilleur à construire !

C'est donc de ces considérations exhortantes que j'ai tiré l'essentiel de ma note de synthèse. Restait le sujet des « jeunes », que j'étais aussi censé développer. Mais il n'avait été qu'à peine abordé

pendant la réunion –j’ai dit qu’il y avait plus ou moins deux blocs d’âges en présence. Alors je me suis de nouveau souvenu des propos forts de Fatima. Ce pourquoi j’ai d’abord préconisé dans ma note d’attendre et de voir. Mais, ai-je ajouté, vu qu’un meeting intergénérationnel se tient précisément ce soir, j’ai surtout préconisé d’écouter. Et même de se préparer à écouter. C’est d’ailleurs en gros ce que disait ma conférence de la veille. J’ai même conclu ma note en affirmant que si l’écoute est bien la première forme de l’altruisme, la plus accessible aussi, l’action en est à coup sûr la seconde. Et je les ai encouragés pour finir à suivre la direction qu’ils étaient en train de se définir par eux-mêmes, plutôt qu’à se doter d’un directeur dépourvu de directives.

Au fond leurs méthodes – à défaut de leurs personnes – me sont plutôt sympathiques. Prendre le temps et l’énergie d’aller rencontrer les gens chez eux, dans tous les quartiers, quand on n’en est qu’aux balbutiements de son programme : ça me va. Chercher, en ces occasions, moins à enrôler les gens qui ont ouvert la porte que la dose effective ou potentielle d’altruisme à activer chez eux : ça me va aussi. S’étonner de la diversité des scénarios envisagés, ne quitter un logis que rarement bredouille, puis retourner bravement se cailler la carcasse au « Loc’Halle » pour y déposer et y croiser les résultats de ces enquêtes authentiquement populaires – et déroutantes d’hétérogénéité : ça me va encore. Ne pas se précipiter pour désigner sa « tête de liste », ni même les candidats officiels de la dite liste : ça me va toujours.

Ça me va, mais je me demande encore et toujours ce que je fais là. Si seulement j’étais, par exemple, détective privé, ou même public, je connaîtrais ma mission. Or, bien qu’actuellement sensé être rentré chez moi pour honorer ma femme, mais enfants et mon employeur (que j’ai vaguement prévenus hier après-midi être retenu ici plus longtemps que prévu), me voici scotché ce soir encore au milieu ou à proximité d’une bande improbable de zozos altruistes. Consigné consentant à une chambre d’hôtel de plus en plus peuplée, en outre, par une autre bande, composée quant à elle d’impavides et envahissantes mouches d’hiver. J’évolue dans l’absurde le plus pur.

J’ai rendu à Zelda ma note de synthèse à l’heure dite. Elle était prise au téléphone et m’a remercié d’un geste et d’un sourire – vraiment, quel beau sourire ! Après quoi, comme pour une fois personne ne me demandait ou ne m’imposait rien, je suis allé baguenauder entre les groupes de militants et d’organiseurs, repus comme moi de sandwiches et de thé vert, qui s’affairaient en désordre à préparer le meeting du soir. Et qui, on va le voir, ont fini par y parvenir, sans préjuger des suites.

Voici que l’envie me vient soudain de me battre avec les mouches. J’ouvre la fenêtre, comme pour leur laisser une dernière chance. La petite place avec sa fontaine est froide et déserte à cette heure. Les trottoirs sont luisants de bruine. En appui des deux coudes sur la rambarde en fer forgé, j’appelle l’air vivifiant à descendre au plus profond de mes poumons, à conjurer l’insidieux vertige qui me gagne.

Je repense à ce long après-midi comme à un brouhaha généralisé, plutôt tonique, mêlant joyeusement ceux qui parlent et ceux qui font. Mais aussi : une lente montée vers ce maudit meeting que je voyais, au fil des heures et plus je baguenaudais, promettre bien des déconvenues. Marcher d’une table à l’autre me réchauffait. Je saisisais des bribes d’échanges, je croisais des regards, je me remettais à rêvasser. A me demander au passage : au fait, et au fond, quel genre d’altruiste suis-je moi-même, si j’en suis un ?

Je m’imagine, sans me vanter, avoir toujours tenté de faire le bien au mieux de ce que j’ai pu, de l’avoir fait là où j’étais et même – plus ambitieux, plus présomptueux – là où je n’étais pas. Incapable de vraie méchanceté, ne me vengeant qu’en songe, je suis plutôt doué pour repérer et anticiper les questions d’intérêt général. Je n’en retire aucun bénéfice, sauf celui d’échapper à l’indifférence en me faisant engueuler par celles et ceux qui me reprochent d’agir en conséquence de mes intuitions, ou qui me disent que c’est trop tôt, ou trop compliqué. J’en reste chaque fois moins vexé que, le plus souvent, seul sur la scène à me lamenter sur la passivité de mes acariâtres congénères. Une passivité d’autant plus périlleuse qu’elle se nourrit d’elle-même. Après quoi je me console en pensant au fait que nous sommes nombreux à être seuls de la sorte. Et je me dis que je peux comprendre celles et ceux qui, régulièrement, me renvoient à la figure mon altruisme, que je présume désintéressé. Ils attendent tout simplement de moi, sans le dire, que je débroussaille un peu le chemin avant de s’y engager eux-mêmes. Pour se donner bonne conscience et bonne prestance, ils me reprochent alors la serpe dont je frappe les orties, tout en affirmant que je suis entièrement responsable des brûlures qu’elles me causent. Ils disent ne m’avoir jamais demandé que je les leur épargne, et ils n’ont pas tort. Ils ajoutent ne pas craindre les ronces non plus. Pour finir, s’ils veulent bien prendre acte des blessures et des tourments que mes idées m’occasionnent, ils me dispensent d’y survivre. Si je fus défricheur, ils se disent découvreurs et m’écarterent des honneurs. Je ne leur en veux nullement de m’utiliser de la sorte. Mieux encore, j’aime à penser – à chacun son rôle – que je suis fait pour ça, que je suis là pour ça. Que, tout compte fait, mon altruisme relève de la catégorie « *With no direction home* ». Celle des cordonniers aux pieds nus.

Une algarade me tira de ma rêverie. Un vieux militant, les bras chargés d’affiches, vociférait tout un discours à une jeune femme qui essayait d’avancer, chargée quant à elle de tubes et de cornières en laiton manifestement destinés au montage du podium. Ils s’approchaient de moi, et je n’entendis que la conclusion de l’argumentaire, à coup sûr passionné, du premier :

- « Et c’est pourquoi, mademoiselle, ayant vu ce que j’ai vu et sachant ce que je sais, je vous affirme que cet homme est une authentique crapule fasciste et que vous devriez vous en méfier ! ».

La jeune femme posa calmement ses tubes et ses cornières sur une table et le regarda droit dans les yeux. C’est sans élever la voix, et en détachant bien chaque syllabe, qu’elle lui rétorqua sur le mode « fin de partie » :

- « OK, vous les vieux, vous commencez à nous les briser menu avec votre obstination à tenir le crachoir et à le conserver, à nous envahir avec vos visions d’autrefois et avec vos mots usés. Et surtout à vouloir vous mêler de tout ce qui ne vous concerne plus. Bon, je ne dis pas ça pour vous, évidemment ! Allez, ceci dit, je reprends mon matos et vous, prenez bien soin du vôtre. Bon courage, merci pour tout, et à ce soir ».

Pendant qu’elle s’éloignait dignement avec son « matos », je considérais – avec tout l’altruisme *no direction home* dont je suis capable – le vieux militant resté planté là, sa pile d’affiches dans les bras, le genou faible, la paupière basse. Impossible de ne pas compatir. J’avais été, je crois bien, le seul témoin de la scène et, manifestement, la foudre venait de tomber sur la nuque du brave homme. Je

le pris par le coude, l'entraînai vers la chaise la plus proche, l'y installai, allai lui chercher un verre d'eau et je vins m'asseoir à ses côtés. La situation appelait les confidences. Elles ne tardèrent pas.

- « 'Vous les vieux' ! Eh bien j'espère que ce 'vous' n'englobe pas les crapules fascistes ! ». Il faisait mine de n'avoir pas compris le message. Puis il tourna son visage vers moi et il vit mon sourire compréhensif et indulgent. « OK, cher monsieur, vous avez tout vu je crois, je viens donc de prendre une méchante baffe, mais je ne suis pas certain de l'avoir méritée. Permettez-moi de vous expliquer. »
- « Je vous en prie », permis-je.
- « Ce que je viens d'entendre, c'est la négation, c'est le rejet massif des efforts de toute une vie, de tout ce que j'ai construit, de tout ce que j'ai remis dans les mains de tous. Des efforts que, malgré la fatigue qui me gagne... »
- « Vous avez l'air encore assez en forme », lui glissai-je.
- « ...oui, ce sont là les efforts que je déploie encore. Je ne suis pas éteint, je reste branché sur la vie d'aujourd'hui. Quoiqu'en pense cette demoiselle. Mes intentions sont pures et simples : je veux juste apporter encore ma pierre – et les pierres n'ont pas d'âge ! – à l'édification d'un monde moins dangereux, plus respectueux de la personne et de l'avenir de mes petits-enfants. Un monde attentif à leur génération. »
- « Mais cet avenir et cette génération ne sont pas les vôtres ! », hasardais-je.
- « Je le sais bien. Et alors ? Mon altruisme à moi, c'est ça : je veux, je peux, donc je dois m'en mêler. Parce que j'ai appris et compris des choses possiblement utiles à toute cette belle jeunesse. Ceci dit, je vois bien que cela ne l'intéresse guère, ou pas longtemps. Je sens le socle de mes engagements s'effriter sous mes pieds. Il y a même peut-être une trappe, quelque part, sous mes pieds. On m'encourage, en tant que vieux, au suicide social. On me conseille – et pourquoi pas ? – de démissionner de presque tout. Mieux vaut sans doute, s'il est encore temps, quitter cette scène où, sourires et convictions aux lèvres, je m'obstine encore à 'tenir le crachoir', à émettre des propositions, pendant qu'en coulisse se fourbissent les œufs pourris qu'on me destine, vous en avez vu un voler tout à l'heure. Mieux vaut peut-être opter pour l'altruisme de la disparition, généralement apprécié. Quoiqu'il en soit : merci, cher Monsieur, de m'avoir écouté. Je m'appelle Henry, et je vais tout à fait bien maintenant. Comme je ne suis pas tout à fait résigné encore, je vais d'ailleurs rejoindre de ce pas les groupes de discussion qui préparent le meeting de ce soir. Quitte à rester sur la touche, comme on me le conseille. Regardez tous ces jeunes et ces moins jeunes qui s'activent ! Faites comme eux ! Rejoignez-les ! Rejoignez-nous ! Vous êtes monsieur Dupuy, n'est-ce-pas ? Leur tout récent directeur de campagne ? »
- « 'Le leur', dites-vous ? Mais restez donc, ne vous effacez pas si vite ! Si directeur de campagne il y a, je suis le vôtre aussi, je présume. Oui, il paraît que je le suis. Je le suis de vous tous, en fait. Mais je n'en sais guère plus. Je ne fais que découvrir qui vous êtes, les uns et les autres, et vous aussi Henry. Je suis pourtant habitué à anticiper mais, à cette heure, je n'anticipe que du pire. Ne le répétez pas, on va encore m'en vouloir. Surtout si je le fais savoir aux grands animateurs, qui ne veulent, eux, que du mieux. Donc, l'altruisme du *go between* étant périlleux, je ne fais qu'écouter, j'écoute, cher monsieur Henry, je ne fais que cela. Et, à votre place, j'irai prendre un peu l'air, un peu de forces. Les socles pourraient bien s'effriter encore un peu. Ceci dit sans vouloir vous affoler. Bien le bonsoir, monsieur Henry, et à plus tard ».

Je repris mes déambulations. Une bonne dizaine de groupes s'étaient peu à peu formés autour des tables éparses ou sur des chaises disposées en cercle. Les plus jeunes discutaient, assis en tailleur sur le parquet. Pendant ce temps, l'estrade étant maintenant installée, l'équipe logistique en était à brancher et tester la sono. Je comprenais qu'il y aurait ce soir deux catégories de participants, et que la première surplomberait la seconde en tentant de parler plus fort qu'elle. Un altruisme de la distinction, s'il en existe, était-il déjà en jeu ? Je remarquais aussi que tant l'équipe de la logistique – avec son ingénieur du son chevronné, gilet de cuir ostensiblement râpé et catogan poivre et sel – que les groupes en train de débattre ici ou là étaient résolument « intergénérationnels ». Du moins autant qu'ils le pouvaient : l'arthrose des retraités, y compris celle des anciens hippies, leur proscrivait la plupart des accroupissements à même le sol. Voilà, me dis-je, en considérant tous ces âges ainsi rassemblés, qui devrait remonter le moral d'Henry ! En réalité, je compris bientôt que Pedro et Zelda avaient posé comme règle qu'il en soit ainsi, qu'ils avaient argumenté sans trêve, à l'heure du repas, que cela était d'autant plus judicieux que, l'altruisme intergénérationnel étant le thème du meeting, il fallait donc préparer des questions, de bonne et altruiste facture, à y poser depuis la salle pour lancer les échanges. La jeune fille aux tubes et cornières, les mains aux poches désormais, me repéra dans les parages. Par son sourire en coin, j'appris aussi que Pedro et Zelda réitéraient leurs instructions en affirmant lâchement à qui voulait bien l'entendre que toute cette organisation résultait des préconisations de ma toute récente note de synthèse. C'est sans doute pourquoi, me baladant d'un groupe à l'autre, je sentis plusieurs regards un peu noirs se poser sur moi. Tel était peut-être un autre attribut de ce fameux poste de « directeur de campagne » : focaliser les mécontentements. Surtout les plus inavouables d'entre eux : qui oserait ici se dire hostile à l'approche intergénérationnelle ?

J'entendais çà et là des discussions qui s'échauffaient un peu, puis qui s'échauffaient un peu plus encore, et qui soudain retombaient, pour se réactiver de même. La Halle bruissait et vibrait d'une véritable ardeur humaine, et je pus même déboutonner mon manteau pour la première fois de la journée. En milieu d'après-midi, le principe de l'« inter-G », comme on se prenait à dire, donnait partout à voir une majorité de bonnes bouilles grisonnantes mixée d'hâves chômeurs de longue durée. Entre eux, le désabusement se faisait lucide et tranquille, l'intention d'agir était néanmoins affirmée, le « qui fait quoi ? » plus problématique, et pas seulement du fait des quelques jeunes présents dans les échanges. S'agissait-il d'agir déjà sur les causes des différentes impasses de vie, ou seulement sur leurs conséquences ? Il y avait des radicaux, parfois fort chenus, surtout chez les chenus, d'ailleurs ; et il y avait des fatalistes, tous les autres sans doute. Mais tous altruistes ?

Et puis, au fur et à mesure que la soirée s'avavançait – la nuit vient tôt, mi-décembre – les participants se firent plus jeunes. Les packs de canettes que certains apportaient circulèrent aussitôt. Certains, les plus résolus, semblaient vouloir se rafraîchir le larynx pour mieux s'engager, sans délai, dans les débats en cours, pour le plaisir de croiser et de coudre les mots, d'en découdre si nécessaire : altruisme de l'énergie pure. D'autres, plus réservés ou plus prudents, s'approchaient, regardaient, écoutaient, avec ce même sourire en coin que j'avais vu aux lèvres de la jeune fille aux cornières. Et aux tubes. Altruisme de la contemplation.

Les derniers à arriver furent les familles avec leurs (grands) enfants. Et pour finir une petite procession de religieuses, mêlée de quelques bonzes en tenue safran, que chacun semblait connaître et qui accompagnaient, en distribuant de modestes brochures, un groupe semi-famélique de « sans-

logis ». Mais peu importait maintenant qui était qui et qui faisait quoi, car les groupes en gonflant avaient fait masse et constituait finalement le public du meeting, dont l'ouverture ne fut chaleureusement annoncée par la sono qu'avec un quart d'heure de retard. L'altruisme de la quasi exactitude. J'allais m'installer dans un coin, sur une chaise bancale, un bloc-notes posé sur les genoux. Comme il y avait bien moins de chaises que de participants – un vrai succès ! – nombre d'entre eux durent se résoudre à rester debout une fois que les cacochymes et les enfants se furent, comme moi, accaparé l'existant disponible.

Pendant que je me remémore ce fatal meeting, mon attention se dissipe et se concentre sur l'insolence de cette quinzaine de mouches revenues habiter ma chambre et y vivre leur vie à mes côtés. Ou plutôt : à mes dépens. Il y a comme une concurrence entre cet hyper-présent qui bourdonne et m'accapare méchamment, et ces tout récents souvenirs qui bourdonnent plus encore. Et dont je risque fort d'être tenu, dans des délais biscornus, demain à l'aube par exemple, d'établir la synthèse en deux pages. Or ça, même si les grands chefs altruistes m'envoient leurs avocats pour l'exiger de moi, je ne le peux pas, ni à l'aube ni plus tard. C'est-à-dire pas sous cette forme – même ma vieille méthode de la rêverie flottante ne saurait y parvenir seule. Oui il y faudrait aussi du reportage, avec comme gros titre possible : « *La campagne des altruistes : du flou dans le manche* ». Je referme la fenêtre et, plus songeur que jamais, je m'assois sur mon lit.

Flou est un euphémisme, comme on dit. (Et voilà qu'une seconde idiote de mouche se laisse aimer par les dessous et le cœur vif de l'abat-jour. Elle n'en sortira plus : duo assuré de grésillements agonistiques...). Du flou, disais-je ? Non, en fait, tout m'a semblé très clair dans ce meeting, depuis ses débuts qui se voulaient consensuels jusqu'à sa fin qui s'avéra chaotique. Mais du flou il va maintenant y en avoir, et des brumes plus encore. Et c'est le programme en gestation de mes braves funambules altruistes qui va devoir d'abord s'en imprégner, avant de tenter de s'en extraire. Mais attention : aux carrefours, le brouillard est propice aux égarements et aux séparations ! Le flou peut sauter au visage des errants. Alors bon courage à toutes et à tous, et veillez à vous prémunir des tentations vertigineuses de l'altruisme clanique. Et de ses entre-déchirements annoncés. Quant à moi, en tant que directeur de votre campagne pour quelques heures encore peut-être, je vous assure que je ferai de mon mieux pour soutenir à ma façon – mais j'ignore laquelle – votre belle et innocente quête du bien. Ou pour accomplir la destruction finale de toutes vos illusions. En attendant, dans tous les cas, le train du retour.

Ce qui m'amène à rester sur les rails de mon reportage. Qu'ai-je vu, qu'ai-je entendu pendant ce meeting ? Des images, des séquences, des passions, une tentative de se raccrocher à l'universel. Et pour commencer : une magistrale ouverture, avec douze personnes sur l'estrade. Fauteuils, micros, petites bouteilles d'eau minérale. – et le succulent Pedro en position d'animateur. Tout est alors au point, quasi professionnellement conçu : six hommes, six femmes, dont un africain et une chinoise, des jeunes et des vieux et des ni jeunes ni vieux aussi, des jeans tee-shirt et de la belle étoffe, un ou une homo sans doute. C'est le deuxième meeting de la campagne – le premier avait été consacré à son annonce, le troisième sera celui de son lancement officiel – et on commence à se rôder, y compris pour ce qui concerne les discours d'ouverture à prononcer. Ma note de synthèse est sensée les avoir nourris – je n'en suis pas si sûr – et leur teneur est en tout cas radicalement universaliste. Les quatre intervenants qui s'expriment brièvement en ce sens, les uns après les autres et du haut de leurs micros, sont plutôt enthousiastes, presque convaincants. Ou, du moins, eux-mêmes convaincus

qu'il n'y a de véritable altruisme qu'universel – avec certes quelques aménagements ici ou là – et qu'on n'en peut attendre que des jours meilleurs pour toutes et tous. Qu'il n'y a de progrès que global, associant inéluctablement philosophes et machines. Qu'en outre aucun problème n'est sans solution, et qu'il faut y croire sinon rien ne bouge ou tout s'effondre. Bref qu'il faut tendre nos volontés en conséquence, et que d'ailleurs on les tend déjà. Ces propos liminaires sont habilement illustrés d'exemples et de citations provenant des porte-à-porte. Tout est assez bien calé. Sur les quatre orateurs qui se succèdent sur ce même fil, au moins deux sont manifestement des candidats putatifs. Ils ont déjà le souci stratégique de rassembler. Ils affirment, en s'appuyant sur le thème du meeting de ce soir, « *L'altruisme entre les générations* », qu'il faut savoir dépasser les différences d'âges, mais aussi de classes sociales, de sexe et de genre, d'origines aussi. Tous pour l'altruisme, et l'altruisme pour tous ! Les huit autres, ceux qui ont choisi ou accepté de ne pas prendre la parole à ce stade, opinent abondamment du chef, contiennent leurs propensions à applaudir ces belles paroles qu'ils auraient pu tenir, qu'ils tiendront peut-être tout à l'heure.

Mais dans la salle, on commence à s'impatienter. On réclame des micros. A défaut, on s'époumone à lancer des commentaires, des contributions improvisées, des apprentis slogans.

C'est un universitaire à grosses lunettes et pull sympa, et installé au premier rang, qui réussit le premier à se saisir de l'unique micro dévolu au public avec l'aide active de ses proches voisins, plus musclés que lui. Il entend objecter à plusieurs des certitudes qui viennent d'être affichées. Il dit avoir étudié une bonne centaine de fiches issues des porte-à-porte. Et il tient à faire remarquer que les différences – de classes, d'âge, etc. – ici évoquées sont aussi des inégalités, souvent combinées. Et que celles-ci sont perçues et vécues comme telles par la plupart des gens rencontrés. Ces inégalités comptent à ce point à leurs yeux qu'elles sont généralement évoquées comme le moteur ou la source de leur propre « altruisme ». Lequel, insiste-t-il, se manifeste en outre plus souvent dans la proximité que sur un plus large rayon d'action. L'opportun savant conclut son exposé au ton un poil indigné en avançant l'hypothèse que l'énergie altruiste se nourrit du souci indigné des inégalités plutôt que de la dénonciation polie des différences.

Pedro aurait voulu répondre aux objections méthodologiques et idéologiques du binoclard. Mais un vieux militant associatif et barbu a déjà réussi à négocier l'accès à un second micro, descendu du podium.

- « Mais les deux coexistent, cher monsieur, inégalités et différences se combinent et finissent par se confondre ! L'autre est rarement le même, il est toujours plus que ceci ou moins que cela. Pour s'approcher les uns des autres, il faut savoir cela et l'accepter. Mais il faut d'abord le vouloir ensemble. Sinon... ».

Il n'a sans doute pas tort. Je vois cependant l'air consterné de celles et de ceux qui avaient passé l'après-midi à préparer toutes ces questions intelligentes et maîtrisées sur l'« inter-G » qu'ils entendaient poser d'emblée depuis la salle pour orienter paisiblement les échanges. Or, seul dans son coin, et après l'impromptu universitaire, le vieux militant en a préparé d'autres. Elles ne s'éloignent pas trop du thème, ou pas encore, mais elles continuent à mettre en péril toute cette minutieuse programmation. Ce sont des questions qui parlent sans doute à la sensibilité d'Henry. Et qui font aussi s'agiter Pedro, debout là-haut, mais impuissant, sur le podium. De fait, plusieurs têtes

grises autour de moi se redressent quand, depuis sa belle barbe blanche et en s'aidant de quelques notes, l'homme embraye sur les préoccupations multiples que lui inspire nuit et jour l'avenir collectif des jeunes. C'est un altruiste collapsologue, une catégorie transversale et redoutable que j'ai déjà vu à l'œuvre dans plusieurs pays. Chiffres à l'appui, il décrit cet avenir comme franchement apocalyptique en moult grands domaines qui concernent la jeunesse, pour ne pas dire en l'ensemble de ces domaines. Le sujet est sombre, pas tout à fait nouveau, mais le barbu s'accroche au micro et il en rajoute dans le pathos. Et soudain – c'est sans doute là où il voulait en venir –, il bascule vers la contrition. Un peu plus il va se frapper la poitrine – ou toute autre posture du même registre –, et il déclare, il déclame, que sa propre génération est hautement responsable du sort maudit réservé aux générations montantes.

Les têtes grises autour de moi sont au bord de la transe. L'excitation peut être forte, à leur âge, d'étaler sa culpabilité de géronte devant un grand nombre d'assistants. Ne serait-ce que pour justifier tous les projets que l'on entretient encore de rester en scène le plus longtemps possible. D'abord pour aider à réparer, avec sa petite cuillère, les dégâts causés par d'ancestraux déluges. Mais aussi pour insuffler encore et toujours, chez tous les plus jeunes, des idées follement généreuses car inspirées par l'adorable sagesse de l'âge. Ce sont manifestement là les motivations de l'orateur, qui admet vouloir s'accrocher aux branches printanières, rester présent à son présent, et qui recherche pour conclure l'approbation du public. Pendant qu'il l'obtient mollement, l'universitaire se lève et, sans micro, reprend la parole pour suggérer que l'énergie altruiste peut fort bien se nourrir aussi de culpabilité mais que celle-ci n'est pas un remède aux inégalités qu'il a dénoncées.

- « Effacer vos dégâts puis donner du sens au possible, tel est donc, cher monsieur, le sens de votre engagement auprès de nous ? » essaye un peu abruptement de résumer Pedro en s'adressant au vieil associatif, le tout dans un brouhaha inspiré par la tentative de plusieurs jeunes gens de subtiliser le micro des mains de celui-ci.

L'un d'entre eux y parvient.

- « Bonjour, je m'appelle Jonathan. Il n'y a rien à effacer, en fait. Le futur c'est déjà du présent, et le futur s'y invite en permanence. Ça s'appelle l'info continue, et c'est gonflant. Tout le monde ici connaît. Mais personne ne sait comment échapper à ces *streamings* qui font semblant de nous dire tout ce qui se passe, partout, tout le temps. Tout s'annonce en désordre entre les reportages, les interviews, les commentaires, et pour finir on nous dit : '*voici, c'est votre monde*'. Ah bon ? Ah oui, en effet rien n'y manque, selon les standards de l'heure. Pour commencer, au réveil, une séquence éprouvante consacrée aux dernières études scientifiques internationales sur le réchauffement climatique : sécheresses, tornades, migrations, la situation est présentée comme quasi désespérée. '*Seules des décisions politiques à grande échelle pourraient vraiment...*', commence le journaliste et ça nous flingue le moral, on glisse sous la table. Mais déjà, pendant qu'on se relève péniblement, la voix grave devient sucrée, elle semble avoir tout oublié : '*il est temps maintenant de filer à la Bourse !*' Qui se soucie vraiment de la Bourse, parmi vous autres ? Mais bon, voici quand même deux minutes trente incompréhensibles sur le NASDAQ et le CAC 40, assez pour nous faire croire, oui, pour nous faire penser, même, que la chose est importante. Plus que le climat, par exemple. Mais le grand jeu des marchés financiers,

avec ses norias de porte-containers sur tous les océans, nous est plus inaccessible encore que celui des nuages. Important, il l'est sans doute, à sa façon toxique, mais on se dit que c'est la pire des façons qui soit de se mêler de l'avenir que de commencer par saloper le présent quand soudain, de retour de la Bourse, la voix sucrée se fait guillerette. *'Et maintenant, le sport'*, et on sait que là ça va durer longtemps, surtout le week-end, avec des journalistes qui poussent de vrais cris d'hystérie au moindre pénalty, avec des interviews d'athlètes shootés au dollar à qui on fait dire qu'ils veulent gagner, que parfois ils perdent mais qu'ils feront mieux la prochaine fois. On veut bien se réjouir avec eux, ouvrir une bière, nous n'avons rien contre le fait de bouger, mais voici déjà que pétarade un *'flash-éco'* à propos du marché prometteur de jeunes *start-up* – il faut savoir que les *start-up* sont toujours jeunes et créées par des jeunes. Certaines ont développé des algorithmes novateurs, par exemple pour nourrir les tortues domestiques à distance ou encore pour trier ses chaussettes à même les tiroirs de sa maison intelligente. On valorise cette belle jeunesse technophile, on lui tend des micros pour quatre-vingt-dix secondes d'interview mais STOP ! Arrivés là, on a envie de hurler STOP ! Et surtout, épargnez-nous la rubrique diplomatique, nous craignons trop qu'elle vienne confirmer ce que nous avons deviné : tout est pareil ou pire ailleurs ! STOP ! Cessez de nous farcir la tête avec ces 'informations continues'. Le monde est en fièvre ou en ruine, soit, et on dirait que vous jouissez de le répéter en boucle, entre sport et spots de pub : mais pour qui nous prenez-vous ? Pour des spectateurs amorphes du malheur des autres ? Non plus pour des 'bandes de jeunes' délinquants, mais pour des 'groupes de jeunes' consommateurs ? Pour de futurs soldats, peut-être, mais alors : réels ou virtuels ? Abusés ou amusés par vos drones ? Sommes-nous sensés apaiser ou embraser ce qu'on nous donne à voir et à entendre jusqu'à la nausée ? Arrosez le donc vous-même, ce monde en chaleur, plutôt que de nous inonder de vos visions ! Que de dénigrer comme 'grisaille', dans vos bulletins météo, un beau ciel brumeux d'automne, ou de qualifier de 'douce' une température folle au cœur de l'hiver ! Cessez donc, une fois pour toutes, de faire mentir les mots que vous employez quand vous tournez autour du monde tel qu'il est ! Alors oui, bien sûr, pourquoi pas une rubrique 'altruisme' sur ce satané fil info, si nous parvenons tous, et sincèrement, à la nourrir avec des espoirs devenus réalités ? Nous sommes ici pour ça, pas vrai ? Banco, tentons de vivre cette actu-là, de ne plus subir, pour une fois ! Mais j'ai des doutes. Des doutes ? Oui, les militants ne sont plus ce qu'ils étaient, ce que vous étiez. Militant, je le suis pour sûr – voyez comme je sais bien parler en public, à force ! Et, avec tant d'autres, je milite pour le 'vivement autrement' plutôt que pour le 'plus jamais ça'. Effacer, à quoi bon, je l'ai dit ; mais inventer et créer sans attendre, ça oui ! Seulement il est peut-être trop tard pour que les autres deviennent des mêmes, d'où mes doutes. Pourtant, *'Vivement autrement'*, ça pourrait faire un bon slogan altruiste, non ? Mais à quelles conditions ? »

- « Trop parlé mais bien parlé, Jonathan ! Merci pour le micro. Moi c'est Lisa, du quartier d'en face. Tu demandes à quelles conditions on peut se réinventer pour échapper à ce qu'on craint de devenir, pour passer de l'autre côté sans attendre et même, pourquoi pas ?, devenir altruiste. Eh bien la réponse est simple : ces conditions-là ne flottent pas dans l'azur, elles sont à portée de main, ce sont juste nos conditions de vie, de vie immédiate. Et non pas de survie dans l'avenir. Nous sommes hyper-informés et hyper-connectés, c'est entendu. Nous le sommes en tous sens, jusqu'à courir le risque de nous enfermer dans des solitudes très peuplées. Pas vrai ? Mais ce ne sont là que des solitudes transitoires et qu'il nous revient de relier entre elles dès que nous les déplorons, dès qu'elles nous submergent. Des voisins de palier peuvent se rencontrer par

internet, et c'est mieux que pas de rencontre du tout. Si altruisme il y a, le nôtre est devenu informatique par quasi nécessité, on ne nous laisse guère le choix, on croit même que ça nous plait, mais nous ne sommes pas dupes. Il est clair que la technique entend prendre toujours plus de pouvoir sur nos existences, au nom d'un progrès sans limite qui veut régler nos pas, les couler dans les siens. STOP !, a dit Jonathan. Et moi aussi. Nous profitons sans doute de ce progrès-là, mais il est hors de question qu'il nous dicte sa loi. Sinon l'avenir va bientôt ressembler à la mort. Il ressemble déjà à de la survie, je l'ai dit. Cet avenir-là, qui se prédit lui-même, nous le laissons à ceux qui se rapprochent du projet de mourir, même s'ils s'accrochent encore aux branches du présent, comme a dit le monsieur tout à l'heure dans sa barbe. Le présent, justement, on veut bien le partager, *why not* ? Il n'y a d'ailleurs rien d'autre à partager. Par conséquent, notre avenir à nous, c'est maintenant que nous comptons le vivre. Par précaution. C'est toujours ça de pris. S'il y a un autre avenir que celui-là, il ne se partage pas, ou seulement dans l'instant. »

- « D'accord, Jonathan, et d'accord, Lisa. D'accord, les jeunes ! Mais ... » Je reconnais, malgré le micro, la voix un peu rauque de Fatima. Pivotant sur ma chaise, je l'aperçois en effet au fond de la salle. Les bras libres de registres, elle les agite en parlant. « Mais je vais aggraver tes doutes, Jonathan. » Et Fatima la solaire ressort à toute l'assemblée, avec l'énergie du dépit, le discours désabusé sur les enfants qu'elle m'a tenu devant l'école ce matin. « Oui, très tôt, les enfants se veulent libres, mais libres de quoi faire ? », ajoute-t-elle maintenant. « Leurs droits, quand ils en parlent, c'est en termes de possession— 'j'ai le droit de ...' — plus souvent que d'exercice. Alors libres, oui ! Mais démocrates, pas vraiment. Bien au contraire, ils aspirent à des régulations extérieures, éventuellement militaires, au moins pour garantir à chacun ses intérêts personnels, pour le protéger de ceux des autres. En résumé, nos gamins veulent avoir avant que d'être, et notez bien que, ce qu'ils ont, ils sont malgré tout le plus souvent capables de le partager. Mais veulent-ils, voudront-ils s'ouvrir encore aux autres ? A ce qu'ils sont, et pas seulement à ce qu'ils ont ? Alors OK, messieurs-dames les altruistes, essayez donc de choper cette jeunesse lézardée et de la mettre un peu à votre sauce, cela ne peut pas lui faire de mal. Mais à vous, cela risque d'en faire, et pas qu'un peu. Vous devrez être souples et forts, messieurs-dames, et vous préparer à la déception, cette déception qui est aujourd'hui la mienne. Et à cette tristesse aussi, devant toutes ces inégalités que rien ne parvient à abolir entre les enfants. »

Sur le podium, quelques candidats putatifs félicitent – sans micro – Fatima pour sa clairvoyance, son courage et ses conseils. Mais quelqu'un se manifeste de nouveau dans la salle, et je vois que c'est maintenant mon ami Henry qui a réussi à attraper un micro. Il tient à protester.

- « Vous voulez nous faire pleurer, madame, sur ce que les enfants nous montrent de leurs façons d'être et d'avoir. Mais je ne suis pas d'accord pour pleurer. Plus maintenant. Chacune de ces petites personnes est importante et peut en rencontrer d'autres. Qui en rencontreront d'autres. Permettez-moi d'insister : chacun, jeune ou vieux, a le droit et même le devoir de ne pas rester seul. Le point clé, ce n'est pas de noyer le 'je' dans le 'nous', comme je l'entends dire çà et là. Mais au contraire de revivifier l'axe de ce 'je' au moyen de bains réguliers dans les flots toniques d'un 'nous' de bon aloi. N'est-ce-pas là le principe même de l'altruisme ? Alors, retrouvons-nous les manches, cessons de trop penser à nous, et balayons toutes ces solitudes ! »

Mais plus personne ou presque n'écoute encore Henry le vieil hippy qui essaye pourtant de conclure en affirmant que le 'je' doit se régénérer dans le 'nous', le 'jeune' dans le 'vieux', et inversement, qu'il y a partout de la place pour tout le monde, etc.

Même sur le podium, les douze putatifs sont en pleine discussion et c'est sous un brouhaha profus que le second micro fait son apparition au fond de la salle, au bout du bras tatoué d'une sorte de néo-punk. La voix et le ton sont ceux d'un poète sans domicile fixe. On se remet à tendre l'oreille.

- « Mais bon sang, quel est donc votre rêve, à vous autres ? », commence-t-il, et on le sent en colère. « Regardez toute cette gabegie, autour de vous. Vous parlez de donner, mais tout ce que vous pouvez remettre aux mains des autres aussitôt se dégrade et s'aggrave. Etes-vous si serein devant l'état des lieux ? '*Chacun pour chacun*', c'est en gros votre slogan de campagne, non ? Eh bien '*Chacun pour soi*' serait plus proche de la réalité. Voyez les donc, ces 'chacun-ci' et ces 'chacun-là', occupés avant toute chose à se goinfrer et à entasser jusqu'à ras-bord tout ce que peuvent contenir leurs panses et leurs logis. Sans parler de leurs déchets, de leurs impudiques déchets, qui jonchent les océans et qu'ils jettent sans vergogne, par la portière de leurs bagnoles, au hasard des talus et sur la mousse des fourrés. Oui : après eux le déluge ! comme disait la jolie dame tout à l'heure à propos des enfants. Mais s'il ne s'agissait que des enfants ! Car, question déluge, toutes les écluses sont en panne, leurs mécanismes sont depuis longtemps rouillés faute d'entretien. Quand montera le niveau de la catastrophe, il sera vain, terriblement vain, de chercher à activer les engrenages et les chaînes, à baisser ou à lever telle ou telle vanne. Les enfants et les nains seront les premiers submergés, mais le privilège des hauts sur pattes sera de courte durée. Et si l'inondation, par bonheur et malgré tout, ne vient pas, vous pourrez toujours vous rabattre sur les délices alternatifs de la sécheresse. C'est du pareil au même. 'Chacun-ci' comme 'chacun-là' aura tiré sur les réserves d'eau sans se soucier d'autrui ni de demain, et pleurera ensuite de longues larmes de sable et de sel. Seule la nuit permettra de dissimuler ses angoisses à ses voisins. Même les plus solidaires s'inquiéteront, à la margelle des puits à sec, du prix à payer pour avoir partagé les contraintes du jeu collectif. Ou bien, troisième cas de figure, en cas de naufrage, ce seront les mêmes qui, devant la dernière chaloupe et quand il reste encore tant de monde sur le pont, reviendront *illico presto* sur les conceptions de l'altruisme qu'ils formulaient la veille, un verre de cognac à la main. Oui, vous seriez tous là, généreux comme vous cherchez à l'être, à vous tordre les phalanges au-dessus des flots en furie, rendus misanthropes par votre propre philanthropie. Seule la nuit permettrait de dissimuler vos hontes à vos voisins. Quelle calamité pour vous autres militants que de voir vos belles intentions et vos beaux gestes se transformer en autant de pierres au fond de vos poches ! »

Des pierres qu'en l'occurrence plus d'un, dans la salle, brûle de jeter à ce collapso-punk radical et fiévreux, et à la menaçante emprise de ses provocations. Ce qui aurait bien pu survenir d'une façon ou d'une autre si Zelda, accompagnée de deux ou trois gaillards, n'avait réussi à l'exfiltrer avec doigté et quelques amènes paroles, et avant toute amorce de lynchage. Mais il est trop tard. Les noirs propos du poète ont achevé de mettre le meeting sur des charbons ardents. La gabegie règne, les débats partent en capilotade. On a renoncé aux micros pour prendre la parole et les invectives vont bon train. Les religieuses et les bonzes rassemblent leurs pauvres à la manière de bergers voyant gronder l'orage. Et plus les apprentis candidats me hèlent et m'invitent à les rejoindre sur le podium pour leur délivrer mes conseils avisés de directeur de campagne, plus je leur réponds par des signes

amicaux et impuissants tout en me dirigeant en douce vers la sortie. Les joues empourprées de ceux qui discutent encore entre eux ou avec Pedro contrastent avec l'air blême de ceux qui écoutent et regardent les participants s'écharper devant eux, à leurs pieds. J'en aperçois deux, cependant, qui restent calmes et concentrés sur le projet d'aller récupérer les deux micros égarés dans la fosse.

Pendant ce temps, les jeunes commencent à se regrouper, y compris dans leurs propos. Avec le recul, je peux reconstituer comme suit ce qu'ils redisent en vrac à leurs aînés, interpellés ici ou là entre les chaises : « Mais bon sang, contentez-vous de vous montrer altruistes entre vous, vous en avez sans doute besoin. Mais ne cherchez pas à déborder ! Si nous voulons bien partager le présent avec vous, c'est à notre façon. Pour le reste, laissez nous nous charger de notre avenir sans l'aide de personne. Vous n'avez pas fait vos preuves avec le vôtre, d'avenir. Et maintenant, on vous le répète, votre nouvel avenir, c'est la mort. Il nous trouvera vivant, ainsi que nos enfants, et les enfants de nos enfants. Alors lâchez l'affaire ! Ceci dit : on vous aime bien et, en attendant, on refuse rarement que vous nous filiez un peu de thune ! Vous en avez plus que de besoin, et vous ne savez qu'en faire. Nous, si ! »

Les plus âgés, ou les plus madrés, confirment vaguement. Ils tiennent à attester de leur générosité foncière, de leur disponibilité universelle pour qui veut solliciter non seulement leur « thune » mais aussi leurs appuis et leurs conseils. Ils insistent pour « déborder ». Pendant le temps qu'il leur reste à vivre, ils veulent être et se montrer utiles. J'aperçois mon vieil Henry qui se reconnecte sur l'ensemble de ce registre en agitant les deux bras devant un petit groupe de goguenards jouvenceaux. Je le dis qu'incontestablement la vieillesse confère une énergie particulière, s'exhibant sans cesse pour annoncer qu'elle va disparaître, tentant de refiler ses vieux disques vinyles à ses petits-enfants et s'étonnant que, parfois, ils les acceptent.

Mais, entre ces deux générations qui se titillent de la sorte, celle du milieu semble bien perdue. C'est la génération des besogneux qui se lèvent à sept heures du matin, qui courent ensuite toute la journée, un œil braqué sur la montre, et qui s'effondrent le soir venu sur leur canapé après avoir appuyé d'un ultime index sur le bouton du lave-vaisselle. La génération de celles et ceux qui, trop souvent, manquent de temps pour s'ennuyer. On se demande comment ils ont trouvé celui de venir au meeting, et qui s'occupe alors des enfants, des courses et des factures. Voici d'ailleurs que, timidement, ils commencent à se plaindre. Ils se sont, comme moi, rapprochés de la sortie. Mais leurs voix montent et grommellent. Ils disent tout d'abord leur lassitude, leur fatigue. La course au salaire manque de sel. Ils disent ensuite la routine, le désabusement, le doute. Les plus toniques montent le ton, ils commencent à argumenter leurs propres tirades : si altruisme il doit y avoir, il faut que celui-ci s'avère résolument « socio-économique ». Un gros mot pour dire : qu'il apporte de vrais remèdes à leurs conditions de vie. Pas des pommades, non ! Mais des vitamines, des stimulants pour abonder l'énergie dont ils ont besoin pour échapper aux pièges routiniers, à l'aliénation, à l'ennuyeuse obligation qui leur est faite chaque jour d'entretenir et de gérer coûte que coûte un monde partant en pleine décrépitude. Ce monde dont ils observent ce soir, sous leurs yeux, un triste échantillon. « Regardez tous ceux-ci », disent-ils « qu'il faudrait protéger sans cesse de leur impérieux besoin de protéger autrui, regardez-les se chipoter avec tous ceux-là, qu'il faudrait guider sans cesse dans leurs impérieuses quêtes de renouveau. Quel travail de dentelle pour nous autres, après toutes ces heures si absurdement passées auprès de nos machines ou de nos écrans ! L'altruisme envers les vieux et les jeunes, nous le pratiquons tous les jours, à la sueur de nos fronts crasseux, au mépris de

nos sentiments inaudibles. Ouais, la génération perdue, celle des travailleurs, c'est la nôtre ! Trop fixés à nos domiciles, requis en outre pour venir en secours d'une obole aux 'sans domicile fixe', nous sommes trop happés par les contraintes de l'intra-G pour compatir aux lubies altruistes de l'inter-G. Qu'on se le dise, et qu'on l'entende enfin ! »

Le ton monte encore. Le groupe des « travailleurs » a maintenant renoncé à sortir de la Halle. Il se rapproche au contraire du podium. On entend des débuts de slogan : « Non, non, non, pas d'altruisme, nous ne sommes pas coupables ! », « altruisme, cautère, jambe de bois ! » et même « altruisme, opium, piège à cons ». Les autres participants, les jeunes comme les vieux, saluent l'évènement et se pressent à leur tour autour du podium en rigolant. On ne peut pas être, en ce moment précis, plus près du thème de la soirée. Les putatifs du podium le sentent bien, j'en vois même un qui compulse frénétiquement ma note de synthèse, et certains d'entre eux commencent à paniquer. Ils se calment un peu quand ils s'aperçoivent que les micros sont revenus jusqu'à eux. Une apprentie candidate s'empare aussitôt de l'un d'entre eux. Dans un premier temps, son courage et son exaltation contenue suscitent l'attention de la petite foule qui se presse en tous sens devant elle.

- « Mes amis, je vous en prie : plus on s'écoute et moins on s'écoute ». Constatant le caractère obscur de sa formule introductive, elle se rattrape aux branches. « Je veux dire que plus on se parle, moins on s'entend ». C'est à peine mieux. Comme pour lui donner raison, l'ébauche d'un nouveau chahut déjà se manifeste. Elle aggrave son cas, tout en restant dans la ligne, section langue de bois. « Seul l'altruisme peut tisser des liens entre nos diversités ». Malgré les évidences, elle veut abolir les groupes. Elle teste ses formules de campagne : « Les solitaires doivent être solidaires s'ils veulent conjurer la menace du repli sur soi ».
- « Oui, c'est ça, échangeons nos solitudes ! », s'esclaffe un titi.
- « Mettons-les aux enchères », ajoute un autre et des dizaines de quolibets fusent autour de lui.
- « Tout au contraire », réplique la passionaria dans une dernière tentative pour maîtriser la situation. « Comme cela a été dit tout à l'heure, les 'je' doivent sortir de leurs 'nous' habituels pour aller en créer d'autres ».

Elle n'a pas tort sur le fond, mais la forme explose le sens de ce qu'elle énonce. Et elle est au bord des larmes quand la clameur vient submerger tout ce qu'elle aurait pu dire d'autre. Plus personne à cette heure ne veut de prêche ni de conduite à tenir. On commence même à secouer les piliers du podium. Les plus éloignés s'impatiente, on ne sait de quoi mais ils s'impatiente. Le vacarme est terrible et inexorable.

Sur le podium, un homme en costume cravate s'est saisi du second micro. Pâle et maigre, il prend sur lui de s'exprimer pour tous et, d'une voix blanche de désarroi et de colère, il annonce :

- « Dans ces conditions, nous décidons tous et toutes de renoncer à nos candidatures ! ».

Fort bien. On ne voit pas très bien le rapport. Pour autant, des salves d'applaudissement saluent cette radicale résolution. Mais cela ne suffit pas à clore la soirée, car c'est le moment que choisit le néo-collapso-punk pour réapparaître, contre toute attente. Prestement, il se hisse sur le podium et s'empare du premier micro venu. Il aborde d'emblée le sujet du climat et annonce celui des épidémies. Hors sujet ? Retour du pire, en tout cas.

Alors qu'il relance ses invectives en salve dans un climat d'émeute, une main se pose une fois de plus sur mon épaule. Je me retourne, fataliste. De nouveau mes patibulaires gardes du corps ? Non, c'est la paluche de Ferdinand, c'est le retour du préposé.

- « Viens, mon pote, il faut sortir d'ici avant que ça dégénère ! », me souffle-t-il, et son haleine sent l'alcool. « Au fond, que tous ces altruistes finissent par se foutre sur la gueule, ça ne fait que confirmer mes théories. Ramènes-toi, ma moto est garée tout près, je te reconduis à ton hôtel. Rien de bon ne sortira d'ici pour toi ce soir. »
- « Mais je suis censé diriger leur campagne ! », dis-je en le suivant.
- « Ah oui, et dans quelle direction ? Non, crois-moi l'ami, je suis arrivé vers la fin et je les ai entendus parler d'avenir. Eh bien, le tien, tu ferais mieux d'aller le planter ailleurs. Sinon, crois-moi, tu vas finir la tronche dans une flaque. Avec personne pour te ramasser. Même pas moi. Alors ne discute pas, et suis-moi. » Il finit sa bière, écrase la canette, cherche une poubelle. N'en trouvant pas, il jette la canette derrière son épaule. Elle me rate de peu. Il me tend un casque. « Allez, monte ! ». Je monte.

Il démarre et roule aussitôt à la vitesse de son ivresse. Et, comme Fatima tout à l'heure avant lui, il reprend son monologue du matin. L'apologie de la haine. J'en saisis les bribes qu'autorisent les casques et le vent.

- « Jamais de flaques, pour moi », hurle-t-il. « Je te l'ai dit ce matin, moi c'est par la haine que je me fais craindre ou respecter, aimer peut-être. Mon réservoir de haine, pour y parvenir, c'est celle que je me porte, inépuisable. N'empêche, qui sait ? Il y a peut-être une dernière étape possible pour moi, un bouclage de boucle. » Le passage d'un gros camion de livraison, l'un de ces héros nocturnes de la zone industrielle, me fait perdre un peu de la suite de ce déballage. Par politesse, je relance mon chauffeur sur sa notion de boucle. « Oui. Mon rêve, c'est que tout cet amour né de ma haine finisse par se retourner contre moi. Ou mieux encore : par me gagner moi-même. » Nouveau camion. « 'Moi-même', quelle étrange formule quand on y pense ! Pour que mon moi m'aime, je dois passer par la haine de l'autre. Cet autre en moi, je le hais et je nie l'avoir été, mais il devient vraiment un autre dès qu'il commence à m'aimer. »

Ferdinand me saoule, surtout quand il est saoul. Heureusement, nous approchons de mon hôtel. Je le guide. Une fois arrivés, je lui rends son casque et je lui glisse :

- « Au fond, Ferdinand, vous êtes à votre façon sur le chemin de l'altruisme ! »

Je sens bien qu'aussitôt il me hait. C'est un spécialiste avéré. Et je n'ai pas le temps de le remercier, de lui exprimer mon amour, ou ma haine s'il préfère, que déjà il repart sans un mot sur sa moto furibarde.

Et c'est ainsi que j'ai fini par rejoindre ma chambre, plus qu'éreinté par ma journée, les oreilles et le crâne copieusement farcis des discours et des vociférations de la soirée. Ne pouvant cependant m'empêcher, accoudé à la fenêtre ouverte, d'en repasser longuement le film, scène après scène. Pour mieux me souvenir de ces événements avant de les effacer un à un, je relis et complète les

notes sommaires que j'ai prises au fil de leur déroulement. Je les remanierai et les retravaillerai le moment venu.

Après quoi, je prends une douche et j'enfile le peignoir de l'hôtel. Vautré sur le lit, j'aspire maintenant au repos et au silence les plus absolus. Mais c'est oublier que tout à l'heure, en arrivant, j'ai allumé la petite lampe de chevet qui éclaire mon oreiller (la femme de chambre a pensé à renouveler l'ampoule grillée que j'avais laissée en évidence sur la table de chevet). Aussitôt, comme je l'ai déjà mentionné, deux mouches – trois maintenant – se sont rituellement rapprochées en cercles étroits et se sont précipitées sous l'abat-jour, avec leurs odieux grésillements. Mais surtout, une bonne quinzaine d'autres se sont réveillées dans les recoins de la chambre et elles ont commencé à voleter en tous sens. Comment diable parviennent-elles à se rendre, d'un soir à l'autre, plus nombreuses ? Par où ces ubiquitaires diptères s'immiscent-ils ? Et pourquoi se donnent-ils chaque soir des rendez-vous clandestins dans ma chambre ? Je ne suis pas, que je sache, leur directeur de campagne.

Il me faudra décider demain si j'abandonne à leurs tristes sorts Zelda la connectée, Pedro le veilleur de grain, tous ces altruistes, et leur campagne bien mal emmanchée. Si je vais ou non leur dire ce que je pense de leur meeting, si j'en pense quelque chose. Je ne sais. Leur naïveté m'émeut encore. Mais, dans l'immédiat, il est minuit passé et ce sont ces maudites mouches qui accaparent mon énergie en berne. Elles m'obsèdent. Je sens qu'il va se passer quelque chose entre elles et moi.

Il me revient ce que j'ai fait hier soir de leurs consœurs. Pendant que deux d'entre elles s'affairaient à leur danse hystérique, suicidaire et si insupportablement captive entre les feux de l'ampoule électrique et la prison de l'abat-jour, deux autres se promenaient tranquillement sur la table de nuit, indifférentes au drame qui se jouait au-dessus d'elles et me narguant de leurs allures comploteuses. Je me souviens qu'un rictus sans doute cruel a dû me venir aux lèvres lorsque, saisissant mon exemplaire de la presse quotidienne régionale, l'inédite et démoniaque idée m'est venue de faire un doublé. Mon ambivalence, cependant, resta telle que, bien qu'elles cheminassent quasiment aile contre aile, je parvins à n'en écrabouiller qu'une seule. Pire encore : comme celle-ci, coriace, persistait à vibrionner sur le dos, je dus l'achever d'un second coup de journal. Pendant que je me débattais avec ma culpabilité, la rescapée vint se poser tendrement sur la main qui tenait celui-ci. Je dus reconnaître que le relationnel de ces sacrés bestioles semble aussi déroutant qu'insondable. Détestable aussi. Mais pas assez pour que je me transforme en *serial killer*. Hier soir, toutefois, j'avais accompli un notable progrès, pour autant que le terme de progrès convienne à ce type d'ambition.

Pendant longtemps, en effet, je m'étais fait une religion d'épargner tous les insectes – mystérieuses araignées, respectables abeilles et délicates coccinelles, bien sûr ; sinistres blattes le plus souvent ; mais guêpes également. Et donc mouches aussi. Je me refusais tout autant à l'emploi des bombes insecticides, dont mes bronches allergiques étaient les premières à souffrir, qu'à celui de ces disgracieuses spirales adhésives où seuls mes cheveux réussissaient à s'accrocher. Un premier changement survint cependant cet été. Un ami m'avait prêté, pour les vacances, sa petite maison dans la montagne. Paradisiaque, et bucoliquement cernée de troupeaux de vaches. Jour et nuit, les mouches faisaient du tourisme entre les yeux, les culs et les bouses de ces flegmatiques ruminants et le fauteuil en rotin où je m'efforçais de lire simultanément des polars et des traités de philosophie orientale. Sous cette double influence, je m'interrogeais sur le rôle social des dites mouches, sur

leurs aptitudes à prélever et déposer leurs butins fécaux où bon leur semblait, sur leur obstination faussement intéressée à venir troubler mes lectures, et je finis par conclure en leur défaveur. Je décidais que leurs errances aléatoires les rendaient peut-être moins inoffensives que je ne le présumais. Toutes ces spéculations me conduisirent à découvrir une tapette sous l'évier. Mais j'étais en vacances et, bien que serrant les dents pour me donner l'air déterminé, je ne parvins à occire, en moyenne, qu'une mouche sur dix. Et encore, pas tous les jours. Tout se passait comme si une force inconsciente détournait presque chaque fois mon geste de sa cible. Quand j'y pense, je crois que je craignais moins mon agressivité que son résultat : une infecte bouillie de bestiole sur le mur, sur la vitre ou sur tout autre support élu par leurs prodigieuses libertés de vol et de choix. Une bouillie qu'il me fallait ensuite évacuer, et parfois les ailes continuaient de frétiler, certaines reprenaient même leur envol malgré le coup de tapette et cette atroce vitalité m'écoeuraient plus encore.

Hier soir, donc, j'en étais encore là de mes dilemmes, mais j'avais amélioré mes statistiques : une sur deux valait mieux qu'une sur dix. Quant à celles qui agonisaient encore sous l'abat-jour, c'est en voulant les euthanasier d'un improbable coup de journal que j'avais surtout eu raison de la lampe. L'obscurité qui s'ensuivit avait engendré le silence qui, concluant mes méditations nocturnes, m'avait conduit au sommeil.

Ce soir, c'est différent. Elles sont vraiment en nombre, et mes nerfs sont à cran. Je n'ai plus d'empathie. Ces insectes ne sont que nuisance abjecte, qu'il faut abolir à tout prix. Je leur laisse une dernière chance : j'ouvre de nouveau la fenêtre, je murmure : « si vous tenez à la vie, les filles, barrez-vous, c'est maintenant ou jamais ! », proposition ultime et somme toute généreuse mais que toutes, sauf une, traitent par le mépris. Frissonnant, nu sous mon peignoir, je referme brutalement la fenêtre. « Alors, c'est la guerre ! Plus de pitié ! Pas de quartier ». Je m'empare du journal du jour, mon arme de destruction désormais favorite. Je ne me reconnais pas. J'assume. Je repère, je frappe sec et déjà plus juste, j'assomme, j'écrase. Je comprends vite, par mes premiers échecs, que ces intruses n'ont pas d'yeux sur le dessus de la tête. J'arrive donc à l'aplomb de celles qui se posent ici ou là, et j'assène en perpendiculaire. Très efficace. Je me congratule. Je me sens saisi par une fièvre exterminatrice. Bientôt, je ne compte plus mes victimes. J'évacue leurs cadavres dans le lavabo sous un jet d'eau chaude. Et je recommence. On dirait que de nouvelles mouches ont fait irruption, improbables mais persévérantes. Des renforts ? Une espèce de solidarité d'espèce ? Que m'importe ! J'allume le plafonnier et je continue à les traquer sur toutes les surfaces que je les vois adopter pour les anéantir une à une sous l'inspiration de ma toute récente virtuosité. Je me vois zigzaguer en trombe entre tous les recoins de la chambre et de la salle de bains. Monter sur la chaise, même. Je suis devenu chasseur en peignoir de bain, éradicateur, féroce et sans remords de l'être. Décomplexé, aime-t-on dire aujourd'hui. L'altruisme ? Quel altruisme ?

Quand il n'en reste plus qu'une, j'éteins le plafonnier, je me calme un peu et je l'observe cyniquement, de loin. Or voici qu'elle s'approche sans la moindre hésitation, qu'elle vient se poser dans mes cheveux, sur mon front, sur mon téléphone, sur ma main. Je me fige, stimulé par cette ultime provocation. Vais-je m'administrer un coup de journal, éclater mon écran ? Certes pas. Cette vaillante rescapée du carnage se montre d'ailleurs tranquille, silencieuse, presque amicale envers le génocidaire que je suis devenu. Je suis troublé. Quels comportements étranges, quelle personnalité complexe ! Du coup, je suis redevenu incapable de la tuer, et même d'essayer de le faire. Du bout de mon journal, je la dirige patiemment vers l'abat-jour – sous lequel les deux premières candidates au

suicide lumino-thermique ont fini par choir et achèvent d'agoniser (j'abrège leurs souffrances sans scrupule) – et elle finit par s'y enfourner. Deux heures sonnent au clocher du quartier. Je me défais de mon peignoir et je me couche, mais sans éteindre la lumière : c'est en écoutant sadiquement ma valeureuse compagne se débattre, s'assommer et se brûler opiniâtrement les ailes que, par inadvertance, je m'endors.

15 décembre

Je m'éveille tôt. Je n'entends plus pleuvoir. J'écarte le rideau : il pourrait même y avoir du soleil, aujourd'hui. J'essaye, sous la douche, de faire le tri dans mes souvenirs de la veille. Je sais confusément que j'ai une décision à prendre, mais laquelle ? J'ai oublié les mouches ou plutôt : j'évite d'y penser. Il n'y a d'ailleurs pas de cadavre sous la lampe de chevet. C'est bien du style de ces bestioles, décontenançant jusqu'au bout. Pendant que je m'habille, on frappe à ma porte. Olaf et Stuart font leur apparition coutumière, tous sourires dehors.

- « Faites vite votre valise, on vous emmène », dit Stuart.
- « Où ça ? »
- « Vous le verrez bien ! Magnez-vous ! », me répond Olaf. Je fais ma valise.

Je noue ma cravate dans l'ascenseur et j'enfile mon manteau dans le hall d'accueil pendant qu'Olaf paye ma note d'hôtel. Dans la voiture, ils ne disent pas un mot, ne répondent à aucune de mes questions. J'en ai l'habitude. Nous arrivons bientôt à la gare. Ils stationnent à la « dépose-minute ». Olaf me tend ma valise et un billet de train.

- « Le train part dans dix minutes. Heureux d'avoir fait votre connaissance. Ne craignez rien, nous couvrons votre exfiltration. » Et ils redémarrent.

J'ai le temps d'acheter un croissant et un gobelet de café – mon exfiltration ? – et je rejoins le wagon indiqué sur mon billet, un peu plus loin sur le quai. Je vais avoir quelques heures pour réfléchir à la façon dont j'ai failli devenir directeur de campagne. Et pour me replonger dans mes notes, en faire mes « carnets urbains de campagne ». Est-ce pourtant un effet de la somnolence qui me gagne si je crois apercevoir, au fond de la rame, le crâne chauve de Stuart se diriger vers les toilettes et y pénétrer ? Faut-il vraiment élucider ce point ? Peut-être son comparse et lui auront-ils été les seuls authentiques altruistes de cette histoire. Et cette idée, pendant que défile le paysage d'hiver avec ses arbres nus et ses cheminées qui fument au cœur des villages, n'est pas pour me déplaire.

Epilogue : coup de boule à République

21 décembre

Altruisme ou violence, on finit toujours par recevoir quelque chose. En hésitant longuement, les mains enfournées dans les poches, sur ce que l'on doit et peut donner en retour. Mais l'amour est la seule énigme. Quant à la violence... voyons cela.

Un nouvel « état d'urgence » règne depuis trente-trois jours. Moyennant quoi, et plus que jamais, la police perce les rues au grand complet de ses armadas de sirènes hurlantes, et ce au moins toutes les dix minutes, nuits et jours fériés compris. Pompiers et ambulances s'intercalent, plus modestes, renonçant à prendre le chœur mais solidaires du vacarme. Le drame s'affiche permanent. Mais les policiers insistent, affichent leur omniprésence et précisent en brûlant les feux rouges qu'ils ont, quoiqu'il arrive maintenant, absolument tous les droits. Leur musique écrase toutes les autres si bien qu'exaspéré j'ai tenu à relever, debout devant mon piano, la partition qu'elle impose à tous, *light-show* de gyrophares à l'appui, à longueur de chaussée. C'est facile et cela tient en deux notes : la-ré-la-ré, etc. Une quarte qui inspire peu les mélomanes, mais vrille à souhait les nerfs des citadins. Je touille nerveusement le sucre dans mon café. « La-ré-la-ré », et j'entends, entre deux manifs promises à baston, un chant sourd se faufiler sur les trottoirs : « *La-ré-la-ré – la République – en a la claqué – de ces pratiques !* ».

Six heures du soir et, justement, venant de je ne sais où, je parcours les couloirs de la station du métro République. Il me reste vingt-minutes pour rejoindre, grave, songeur et pénétré, le Conseil d'administration d'une association d'éducation populaire que je co-préside encore. C'est jouable, et j'ai même le temps d'acheter et de commencer à déguster un chausson aux pommes. Il y a, après la boutique, ce long escalator dans la procession prolétaire duquel je m'incruste sagement pour rejoindre le quai de la ligne 5. Je préfère d'habitude l'escalier, pour mieux préparer mes muscles et mon souffle aux restrictions énergétiques à venir. Mais la compote du chausson est si chaude, un vrai délice, enfin peu importe, je me laisse hisser jusqu'au quai. Surgissant de derrière moi, un malabar bodybuildé de près de deux mètres a décidé quant à lui d'envisager les marches de l'escalator sur le mode trois marches par trois. Il me bouscule au passage, en envoyant ma viennoiserie voler au-delà de tout espoir de retrouvailles.

Restitution du dialogue qui s'engage alors (durée totale : quinze secondes) :

- (moi) « Vous pourriez faire attention ! »
- (lui, se retournant) « T'as un problème ? ». Il me fait penser à Stuart, question gabarit et crâne chauve.
- « Non, mais le métro ça se partage ! » Je vois le mépris et la haine s'allumer *illico* dans ses yeux un peu rougis par l'alcool ou par quelque autre drogue.
- « OK, ducon ! Toi, tu ne vas pas oublier ta soirée ! ».

Et il a raison. De la hauteur de ses deux mètres, augmentés de celle de la marche depuis laquelle il me surplombe, il ajuste et m'assène, très « pro », un magistral « coup de boule » juste au-dessus de l'œil droit. Après quoi il reprend son ascension et va se fondre dans la foule qui se presse devant une rame en arrêt. Je suis d'autant moins enclin à poursuivre le dialogue que, déjà, le sang coule en abondance sur ma paupière, ma joue, ma chemise. Autour de moi, achevant leur parcours sur l'escalator, quelques passagers expriment leur légitime indignation, mâtinée de consternation, ou encore me tendent une poignée de kleenex que je m'applique aussitôt sur l'arcade sourcilière. Mais la plupart sont trop pressés pour ne pas préférer regarder ailleurs et rejoindre le quai au plus vite. J'entends encore une voix qui m'invite à porter plainte (contre qui, bon dieu, et pour quoi faire ?) voire à quasiment appeler une ambulance, les pompiers ou la police. « La-ré-la ré », non, très peu pour moi, merci !

Un peu sonné, tout de même, et bientôt en panne de kleenex – qui se gorgent de sang l'un après l'autre – , je décide de rejoindre la sortie de la station. A ma grande satisfaction, je redeviens invisible. Plus invisible encore quand je me risque à traverser la Place de la République au milieu d'un flot de véhicules en tous genres qui semblent disposés à m'achever sur place, à même le bitume. Je m'imagine un instant héroïque brigadiste, blessé de la guerre civile d'Espagne, porté par un délire d'invincibilité et crapahutant entre les balles des fascistes. Mais je ne cherche en réalité qu'à rejoindre une pharmacie dont j'aperçois, de mon œil libre de pansements, la croix verte clignoter de l'autre côté du boulevard. J'y pénètre, l'air aussi détaché que possible, et m'adresse à une jolie préparatrice au teint bistre, aux yeux verts et prénommée Myriam (et non pas Fatima, comme l'indique d'ailleurs son badge) qui fait mine de rien remarquer. Elle paraît même soucieuse que je débarrasse les lieux au plus vite (des clients, mal à l'aise, m'observent de biais). Ce que je fais, une fois muni de deux paquets de « compresses stériles » (stériles, à quoi bon ?) que je décortique en regagnant le trottoir.

Je sais que j'ai peu de temps avant que le sang se donne de nouveau à voir (j'ai rabattu ma veste sur ma chemise souillée), et je me mets en quête d'un taxi. Direction le service des urgences de l'hôpital Saint-Louis. Le chauffeur, un placide chinois, m'examine dans le rétroviseur et, sans me poser de question, me prie seulement de ne pas tacher la banquette. J'extirpe ostensiblement de nouvelles compresses et me les applique sur le front pour le rassurer à ce sujet, mais je constate que l'hémorragie commence à spontanément se tarir.

Parvenu au service des urgences, je me soumetts stoïquement aux protocoles administratifs (Carte Vitale ? etc.) et d'accueil infirmier (tension ? pas d'allergies ? etc.). Puis je patiente pendant près de deux heures dans la salle d'attente, au milieu de clochards tamouls, de vieillards en fin de vie, de mères explorées par la tentative de suicide au Xanax 25 de leurs filles cadettes, le tout sous des postes de télévision diffusant, sans le son, BFM en continu (« *Et maintenant, nous allons à la Bourse* »). Pour finir, un interne jovial à queue de cheval, assisté d'un externe mexicain, pratique en virtuose quatre admirables points de suture. Ils se racontent leur récente garde lors d'une nuit d'attentats terroristes, et ils poursuivent en évoquant une stimulante énigme néphrologique à laquelle, la veille, ils ont été confrontés.

Je quitte le service des urgences avec un large mais immaculé pansement sur le front. Retour au métro. Je rejoins la réunion du Conseil d'administration avec plus de deux heures de retard. J'avais averti de mon retard par téléphone. Personne ne me pose de questions. C'est mieux ainsi. L'ordre du jour est chargé.

Voici en effet une soirée que je n'oublierai pas. Ou que j'oublierai peu à peu. Il y en eut tant d'autres avant !

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Carnets urbains de campagne - 2020

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0579-9